

A LA POINTE DE TRÉVIGNON .

Journal mensuel .

ÉCOLE DE TRÉGUNC St PHILIBERT

FINISTÈRE



Imprimerie de l'école .

Le Gérant ; L. Le Nivex

LE GUILLEMOT.

Son plumage est noir sur le dos, la tête et les ailes, blanc sur le ventre et noir tacheté de blanc sous le cou. Il est ébouriffé et recouvre du duvet gris.

Les pattes noires, palmées à trois doigts, sont terminées par des ongles courts.

Le bec robuste, noir, est légèrement courbé vers la pointe.

Le guillemot marche lourdement en se dandinant; il se tient droit comme un homme, il agite ses ailes pour aller plus vite.

Il vole près de l'eau. Ses ailes battent très vite. Il a l'allure de vol d'un canard.

Il nage très bien. En plongée, il rame des ailes et des pattes.

Il se nourrit de poissons.

LE GUILLEMOT

Poids : 547g

L7,5cm de la tête à la queue
70 cm d'envergure



UNE SORTIE NOCTURNE.

Il est dix heures du soir , la lune éclaire la campagne endormie. Nous passons près d'une ferme: un chien aboie, une vache meugle. Nos pas résonnent sur le sol dur. Le bruit monotone des vagues qui viennent mourir sur le sable trouble le silence du petit village endormi.

Nous descendons la plate à l'eau et embarquons. La barque légère glisse sur l'eau calme et limpide. L'homme que j'accompagne hisse la voile. Je suis à la barre de la barque qui fend les légères vagues venant du large.

Bientôt, nous arrivons à l'endroit où le filet a été tendu à la tombée de la nuit. Le patron, à l'aide d'une gaffe, embarque la bouée et hale le filet. Quelques poissons brillent dans les mailles, la gueule grande ouverte. La pêche n'a pas été bonne: nous n'avons pêché que trois livres de poissons.

Denis Breton.

UNE BATTUE A L'ÉTANG.

La fusillade ne cesse de retentir .
Une dizaine de chasseurs sont à l'affût autour de l'étang et sur les flots au milieu de l'eau . Tous les enfants du village assistent à la battue , courent sur la rive , ramassent les cartouches vides .

Un canoë monté par deux chasseurs glisse sur l'eau , s'engage dans les roseaux secs . Une juvénelle s'envole . Un des chasseurs tire . La bête foudroyée tombe dans l'eau comme une pierre .

J'arrive près d'un chasseur qui vient d'attrapper une sarcelle que j'examine . Elle ressemble à un petit canard . son plumage est sanglant , ses pattes brisées . Le chien joue avec la bête , la mordille de ses cros impitoyables .

René Martin.

BATTAGES D'AUTREFOIS.

Grand - père raconte qu'autrefois on battait le blé avec des fléaux . C'était très fatigant .

Quand le soleil avait séché la rosée, les cultivateurs se hâtaient d'étendre leur blé sur la cour bien balayée . L'aire était entourée de grosses pierres fichées en terre pour que le blé ne s'éparpille pas.

Quand le blé était bien sec , on commençait le battage . Tout l'après-midi, jusqu'à la nuit tombante on entendait le claquement des fléaux . On n'avait pas de temps à perdre . Le soir on ensachait le grain . Les paysans interrogeaient le ciel pour prévoir le temps du lendemain .

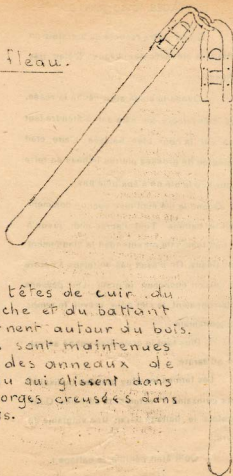
Plus tard le grain était vanné au van ou au tarare.

Les fermes les plus grandes cultivaient une quinzaine d'hectares de céréales . Quelquefois le battage durait une vingtaine de jours.

Qu'il était pénible, le battage !

Marie Josée Gouarant.

Le fléau.



Les têtes de cuir du
manche et du battant
tournent autour du bois.
Elles sont maintenues
par des anneaux de
bois qui glissent dans
des gorges creusées dans
le bois.

UN VIEUX FOUR .

A côté de chez moi il y a un ancien four ,
employé maintenant par mon père pour abriter le
goudron .

Il est très vieux car il porte la date 1840 .
La base forme un demi-cercle dont le diamètre de
3^m occupe la façade qui mesure 2 m,20 de haut et
forme un rectangle surmonté d'un triangle . Dans
l'enfoncement rectangulaire pratiqué dans le mur , à
0 m,20 du sol , est creusé l'orifice triangulaire de
0m,90 de haut sur 0m,90 de base formant l'entrée
du four . De chaque côté de l'ouverture sont creu-
sées deux niches . Les murs en granit sont recou-
verts de lierre . Des touffes d'herbe poussent dans
la terre battue entassée sur le sommet .

A l'intérieur , il fait très sombre . Dans
les coins les araignées ont tissé leurs toiles ; le
fond est formé d'épaisses dalles en granit . Je ne
peux pas me tenir debout à l'intérieur , ma tête
heurte les saillies des pierres qui forment une

voûte .

Je ne sais comment on y cuisait le pain
car je ne l'ai jamais entendu dire .

André Briant .

Mon grand-père m'a dit qu'au temps où son
grand-père vivait les paysans allaient quatre fois
par semaine cuire leur pain dans ce four .

Amédée Péron



N°7

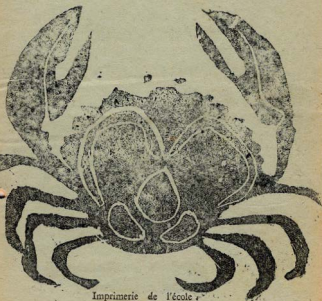
JUIN-JUILLET 1947

A LA POINTE DE TRÉVIGNON.

journal mensuel

ÉCOLE DE TRÉGUNG St PHILIBERT.

FINISTÈRE



Imprimerie de l'école

Le Gérant ; L , Le Nivez

L'orage .

L'autre jour il y eut un temps bizarre .
Même les vieilles personnes n'avaient jamais vu le
ciel si noir en plein jour . Nous ne voyions rien en
classe ; il fallut allumer la lumière . Le tonner-
re grondait nous étions effrayés , je tremblais .
Les éclairs nous éblouissaient . La lumière s'étei-
gnit , nous plongeant encore dans les ténèbres . Les
averses ne cessèrent dans la matinée . Le préau é-
tait rempli d'eau ; nous ne pouvions pas nous abri-
ter . Quel temps de chien .

LUCIENNE LE BAIL 13 ans



La récolte des petits pois .

C'est au mois de Juin qu'on récolte les pois . Dès l'aube femmes et enfants le panier au bras se dirigent vers le champ . Des femmes pour se protéger du soleil se coiffent d'un chapeau de paille et d'autres pour ne pas salir leurs vêtements , mettent un tablier . Chacune prend sa rangée . Les travailleuses enlèvent les mauvaises herbes , et en font des petits tas . Puis elles arrachent les plants , et détachent les gousses , les jettent dans le panier et quand il est plein le vident dans un sac .

Quand tous les pois sont ramassés on les pèse , la fermière prend le nom des gens , plus tard elle les payera . Le fermier vient au champ avec une charrette , charge tous les sacs dans la voiture et les transporte au dépôt ,

Francine Loussouarn ,



* * * * * * * * * *

L'usine d'iode .

Aujourd'hui nous allons visiter l'usine de Penbich avec notre maître . Nous y allons à pied car l'usine n'est pas très loin de l'école .

En arrivant , nous examinons les déchets qui se trouvent aux alentours de l'usine . Ils ressemblent à la soude , ils sont évacués par wagons . Puis nous entrons dans un hangar et nous sommes étonnés de voir cet énorme tas de soude pesant 200 tonnes environ . La pesée de la soude se fait sur une bascule dont le tablier mesure 2 m² carrés . Dans un coin de la salle est installé un concasseur qui réduit les blocs de soude en morceaux gros comme des cailloux à empierrer les routes .

Ces morceaux sont jetés dans des grandes cuves où l'iode se dissout dans l'eau . Ils y restent 24 heures . L'eau est amenée dans d'autres bassins chauffés à la vapeur où les jus se concentrent .

Dans d'autres cuves se dépose le chlorure de potasse

* * * * *

employé comme engrais par les paysans .

On verse le liquide contenant de l'iode dans des cuves de 1^m de diamètre environ puis on le mélange à de l'acide sulfurique et d'autres produits pour que l'iode se dépose . On en retire de l'iode brut qui est ensuite pressé . Il a une teinte très foncée , on dirait des morceaux de charbon .

L'iode brut est mis dans des sortes de terrines placées sur un four couvert de sable . Le contremaître soulève le couvercle de l'une d'elles , une belle fumée violette s'en échappe . L'iode se dépose sur les parois des terrines : c'est de l'iode sublimé que l'on détache et qui donne des paillettes d'un noir brillant .

Notre guide nous conduit ensuite dans le laboratoire . Là , sur des tables reposent des flacons , des tubes , qui servent à analyser l'iode et la soude . Dans le placard se trouvent des balances de précision et des poids en lamelles ,

Une tonne de soude donne 10 kg d'iode . Du
commencement à la fin de la fabrication il s'écoule
près d'un mois .

Costiou Le Ster Rolland



Le phare de Trévignon.

Nous avons visité le phare . Il se dresse sur un groupe de rochers réunis à la terre ferme par un brise - lames . C'est un bâtiment mesurant 6^m de hauteur environ , sa base est un carré de 2^m,50 de côté . La plate-forme a 2^m de côté intérieurement ; au centre se dresse la lanterne éclairée par une puissante ampoule électrique . La lumière est renvoyée par un réflecteur de cuivre sur des lentilles qui concentrent les rayons lumineux et les projettent à travers des verres de couleur (2 rouges , 1 vert) placés à 1^m de la lanterne et séparés par des intervalles clairs .

Le jour le phare sert de repère . Ses 3 faces tournées vers la mer sont blanchies à la chaux .

A l'intérieur nous avons observé la minuterie . Elle ressemble à une horloge . On la règle et à l'heure voulue , le phare s'allume ou s'éteint .

Briant Rolland Costiou

Le port de Trévignon .

Le port de Trévignon est un port à marée de 200 à 300 mètres de large . Il est situé à une dizaine de kilomètres environ au sud de Concarneau .

A l'ouest , une digue de 250 mètres le protège des furies de l'océan ; mais malgré cela , quand le vent souffle du nord ou du nord - ouest ; il y a toujours des lames assez violentes , la preuve c'est qu'à l'une des dernières tempêtes un bateau avait cassé ses amarres et se serait certainement démoli sans le secours immédiat des matelots . A l'est , il est protégé par le rivage et la cale du bateau de sauvetage . Presque à son entrée il y a un rocher surnommé le « Pao » .

Ce port abrite 40 bateaux environ . Ce sont des embarcations munies d'une voile au tiers et portant parfois un foc . Certaines , occupées par les vieux ne sont grées que pour la belle saison et pêchent des maquereaux à la ligne , des sardines aux

filets et des crustacés aux casiers . La majeure
partie de ces bateaux a des moteurs . Ces barques -
là sont gouvernées par les jeunes qui pêchent le thon
en été . En hiver elles pratiquent la pêche aux cre-
vettes ; au printemps elles font la pêche aux casiers ,
la pêche à la ligne et la pêche aux pélerins .

BRIANT ANDRÉ 14 ans





La visite médicale . . .

Un matin le maître nous expliquait une leçon de calcul . Nous étions empêtrés dans des problèmes de partages . Soudain on frappe à la porte .
— Entrez ! dit le maître .

Voilà monsieur le Docteur qui entre . Il a des moustaches blondes , des guêtres qui lui montent jusqu'aux genoux , il porte sa trousse sous le bras .

Certains visages pâti-sent , quelques élèves tremblent , ils ont peur ; d'autres rient . Je parle à mes voisins .

- Il est venu nous faire des piqûres dans le dos .
- Ou peut-être vacciner les petits , dit Yvan .
- Oui , dit Le Bail , j'ai cette idée aussi .

Ce ne fut pas la vaccination mais la visite médicale . Le docteur s'assied au bureau du maître . Et nous passons devant lui un par un .

Je suis le troisième , mon tour arrive . Le docteur me fait signe . Je m'avance , le cœur battant .

Il me prend par le bras et me questionne .

— As-tu ton père et ta mère ?

— Oui , monsieur .

— Se portent-ils bien ?

— Oui monsieur .

— tu manges bien , et tu dors bien ?

— Oui monsieur .

— Bon , dit-il , enlève tes habits .

Il me pose un appareil sur le dos et à chaque respiration il le déplace . Enfin il me dit de tousser , il m'ausculte un moment et me dit : « Ça va bien , sauve-toi . »

Je reviens à ma place , tout joyeux de savoir que je ne suis pas malade .

Gilbert Rolland .



Un oiseau curieux .

Un élève a apporté un oiseau de mer dont nous ignorons le nom et que les marins appellent « dindin » . Il mesure 65 cm d'envergure et 45 cm du bout du bec à l'extrémité de la queue . Son bec légèrement crochu mesure 4cm,5 ; une raie blanche en fait le tour vers le milieu . De ce bec part une raie blanche qui forme un V dont les branches aboutissent aux yeux . Ses pattes palmées sont couvertes d'écailles noires , elles mesurent 10 cm de long .

Il pèse une livre ; son dos et sa tête sont noirs , son ventre est blanc .

YVES COSTIQU .



* * * * * * * * * *

A la plage .

Aujourd'hui nous allons à la grève de Trencan avec notre maître . Les élèves de la petite classe jouent déjà sur la plage . Arrivés sur le sable , mes camarades Briant et Gilbert mettent leur maillot . Comme je n'en ai pas , je reste jouer sur le sable et regarde les nageurs .

Briant , d'un rocher , plonge . Des petits disent : « Il est noyé . » D'autres répondent ; « Non je le vois plus loin , là - bas . » Parfaitement , c'est lui même qui , à coups réguliers , nage comme une grenouille .

Robert Garo , voulant faire le malin , me dit : « René , tu vas me voir plonger . » Il grimpe sur un rocher . Une grosse vague arrive et le fait tomber à l'eau .

René Le Ster

Le lait renversé .

L'autre jour ma mère sortit , laissant le pot plein de lait sur la table .

Quelques minutes plus tard le chat sauta sur la table et commença à boire le lait . Il buvait rapidement , à petits coups de langue , quand ma mère entra et , voyant le chat se régaler , elle saisit une pomme de terre qu'elle avait dans un panier et la jeta vers la bête qui fit un saut brusque , sauta à terre , renversant le lait qui se répandit sur le sol .

Sylviane Jaffrézic (1)



LA PEUR .

Je revenais dimanche soir de chez ma grand-mère . La nuit tombait rapidement sur la campagne . J'avais encore 3 kilomètres à parcourir jusqu'à la maison . Je marchais entre 2 talus plantés d'arbres . J'imaginais que je voyais des loups aux yeux flamboyants . Un poteau me fit peur , je me retournai et ne voyant rien , je me mis à courir à toutes jambes vers la grand'route . Plus d'arbres pour me faire peur . Rien que le bruit sourd et monotone de l'océan se jetant sur les rochers du rivage . Quand j'arrivai à la maison, j'étais toute couverte de sueur et ne cessais de trembler .

Paulette Ollivier

12 ans



La visite au musée .

Jeudi j'ai été à Quimper . J'ai visité le musée départemental avec Gilbert et Yvan le Ster .

Dans la première salle nous avons vu des bustes datant du temps des Romains , les armoiries des principales villes du Finistère , deux obélisques provenant d'une chapelle de Bretagne et de la cathédrale de Quimper . Suivis du guide nous entrâmes ensuite dans une autre salle . En entrant , une hallebarde aiguë attira notre attention . Réunie autour de la table une famille de paysans veillait . A une planche suspendue au mur étaient accrochés 2 pistolets anciens . Au fond sur une armoire était posé un rouet . Dans un couloir des têtes grotesques provenant de poutres , grimaçaient . Une Bastille en plâtre était enfermée dans une caisse vitrée . Des portes de lits-clos tout rongés par plusieurs centaines d'années d'usage ainsi que plusieurs plaques en bois finement gravées servant à imprimer des des -

ains exposés à côté , étaient placées contre le mur .
Dans un ^{coin} ~~coin~~ reposait un étendard datant des guerres
de Religion . Une grande statue sculptée dans un
tronc d'arbre se dressait dans une alcôve . Nous
montâmes ensuite à l'étage supérieur . 17 pièces
en or et 2 pièces en argent grossièrement moulées
et ayant vu les règnes des plus anciens rois repo-
saient sur un fond de velours dans une boîte vitrée .
A côté 3 casseroles en argent massif terni par l'â-
ge étaient placées côte à côte . Des habits bretons
finement brodés , des boutons de «Bragou braz» et
des boucles de chapeaux étaient alignés dans une boî-
te . Dans une longue armoire vitrée des thoniers en
miniature se dressaient sur les rayons . Au fond re-
posaient un canon très ancien et des boulets rongés
par la rouille . Des haches en bronze et une hache
en pierre polie excitèrent notre admiration par leur
forme régulière et arrondie . Nous descendîmes en-
suite dans la dernière salle où un tableau de balan .

ces romaines était adossé au mur . Le guide nous
montra ensuite des mesures en pierre ayant servi à
percevoir la dîme , et de grandes roues surmontées
d'une petite table ayant servi aux potiers à façonner
les pots à la main . Nous vîmes des fragments de
pots plusieurs fois centenaires placés dans une caisse .

Quand nous finîmes d ' examiner ces merveil-
les de valeur inestimable nous quittâmes le musée
où nous avions vu tant de choses intéressantes .

Briant André



La cueillette des nénuphars .

Dimanche , mon amie et moi , nous partons cueillir des nénuphars . Nous prenons chacune une paire de bottes et un bâton assez long . Arrivées sur les rives de l'étang nous voyons les fleurs dresser leurs têtes à la surface de l'eau .

Nous chaussons nos bottes et plouf ! nous voilà dans l'eau . Je dis à mon amie : « Donne - moi mon bâton . » Je le plonge dans l'étang et je déracine un nénuphar . mon amie à son tour entre dans l'eau . Ses bottes se remplissent . Elle les retire et moi je les vide et les garnis d'herbe sèche .

Quand nous avons cueilli beaucoup de fleurs nous les partageons et nous retournons à la maison , contentes de notre promenade .

Paulette Ollivier



Pêche aux lamproies .

Aujourd'hui nous allons à Quimper accompagnés de notre maître . Nous regardons l' Odet , où nagent toutes sortes de poissons : mulets , lamproies , anguilles .

De l'autre côté du pont nous voyons un petit garçon , les bras nus , le pantalon retroussé marchant dans la rivière . Nous restons l'observer un moment . Il tient une ficelle , portant à l'extrémité un grand hameçon . « Il fait la pêche aux lamproies » , dit le maître . En effet nous le voyons approcher doucement d'une lamproie , vilaine bête ayant la forme d'une anguille , mais d'une couleur si sale qu' on ne la voit presque pas dans le fond , sur la vase .

Le garçon jette sa ligne par dessus la bête , il rapproche doucement l'hameçon en tirant sur sa ligne , et le met presque sous le ventre du poisson . D'un coup brusque et fort il enfonce l'hameçon dans le ventre de la lamproie . Le poisson se débat , se tord , se dresse sur lui - même , et tire sur la ligne . Rien à faire , le garçon tient bon la ficelle et ramène la bête sur la cale .

Rolland Gilbert .



Promenade à Concarneau .

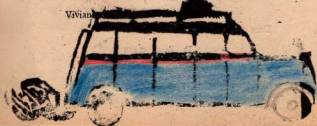
Lundi dernier j'ai été à Concarneau . Quand l'autobus arrive à Trévignon il est déjà presque plein . Je trouve heureusement une place assise .

La voiture démarre , des retardataires accourent , font signe au conducteur qui s'arrête . A Trégunc quelques voyageurs descendent , d'autres montent . Après un arrêt de dix minutes l'autobus repart . A Concarneau il s'arrête devant une grande maison . Les voyageurs descendent , payent le chauffeur .

J'accompagne ma mère sur la place du marché où se dressent de grandes boutiques foraines . Des marchandes crient : « Fouillez , choisissez , mesdames . » Puis nous partons sur le quai . J'embarque dans le thonier de mon père . De là je regarde le départ des bateaux .

Trois heures sonnent . Nous regardons l'auto .

Vivian



CALENDRIER DU TRAVAIL

TRAVAUX DU PAYSAN .

On récolte les pois , on sardé les betteraves
et on en repique . On fait les foin .

LA PÊCHE .

On pêche les crustacés aux casiers ; on
pêche à la ligne des maquereaux , des lieux , etc ;
on pêche les sardines aux filets .

Les thoniers arment depuis le début du
mois . Ils sont partis fin Juin .

• • • • •

Mon père est parti naviguer sur un grand
bateau . Le navire s'appelle Paul Émile Javari.
Mon papa me rapportera des bottes , des souliers
et du chocolat . Y Brunou 8 ans

Après la tempête .
Hier j'ai trouvé 9 casiers parmi les rochers .
Dans un casier il y avait 6 crabes .

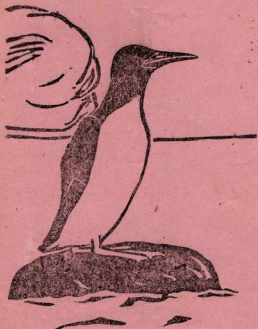
D Riou 9 ans

N° 6

MARS 1953

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



TRÉGUNC St PHILIBERT

FINISTÈRE



Un printemps précoce.

Aujourd'hui , dimanche après-midi , il fait vraiment beau .

La route nouvelle est finie. Des passants , heureux de se promener au soleil, viennent de Névez à St Philibert par groupes . Des jeunes cyclistes et des automobilistes roulent à vive allure vers des distractions plus lointaines.

Au bord du chemin, les petits enfants ravis cueillent les premières ficaires et pâquerettes , admirent , près d'une ferme , les premiers poussins autour d'une poule . Les bébés sont sortis dans leurs petites voitures et leurs poussettes.

Vers cinq heures les promeneurs regagnent leur demeure , heureux d' avoir fait une belle promenade .

Francis Tanguy.

LES DÉGUISÉS .

Mardi , pendant les vacances des gras , je vais chez ma marraine . Une amie vient me chercher pour aller voir les déguisés .

Au loin , une mascarade vient vivement vers nous , escortée par des gamins . Nous courons à sa rencontre . Quel vacarme ! Les déguisés nous pourchassent parfois mais nous suivons la cohue , enchantées .

Les masques ont l'air moqueur . Ils sont affreux . Quelques curieux et vilains garnements soulèvent les jupons ou enlèvent les chapeaux . Les déguisés poursuivent les gamins apeurés qui s'enfuient à toutes jambes , gesticulent tout le long de la route . Parfois ils entrent dans un café pour se désaltérer .

Des personnes attirées par les cris de joie sortent de leur demeure .

Gilberte Gourlaouen



La capture d'un pélerin.

La barque fait route au sud. Tout-à-coup, dans le reflet du soleil émerge un aileron pointu qui fend l'eau miroitante. « Pas de doute, c'est un squalé. Faisons route dessus. » Aussitôt la manœuvre s'effectue et tout le monde se prépare. Mon père diminue la vitesse et s'élance à l'avant, donnant la barre à son matelot. Le bateau va aborder le pélerin qui est là tout près.

Mon père brandit son harpon qu'il plante dans le dos du poisson et le traverse de part en part. Aussitôt, une autre arme s'abat sur la victime qui fait des bonds formidables et asperge les pêcheurs.

Quand elle est épuisée, mon père lui passe une corde à la queue et l'amarre à la jambeite. Il fait signe à Pierre Martin qui arrive en renfort.



Le squalle est maintenant raide mort
sur les flots rouges de sang . On lui fend
le ventre pour lui enlever le foie qui ser-
vira à fabriquer de l'huile.

Yves Gourlaouen

LA FABRICATION D'UN PLOMB DE PÊCHE.

Mon père trace un cercle sur la terre ,
creuse à 15 cm de profondeur environ , en-
fonce un cornet de papier dans le trou .

Il se procure une vieille casserole , y
place des morceaux de plomb et met l'us-
tensile sur un feu de bois que j'ai allumé
dehors . Les flammes dansent pendant que
le plomb blanchit et fond . Quand il est
liquide papa le moule dans le cornet, le
laisse refroidir .

Un quart d'heure après , il sort le
moulage , aplatit l'extrémité du cône pour
former une palette qu'il perfore avec une
pointe .

Ce plomb servira pour une ligne traînante.

Quel travail pour une si petite chose !

MARGUERITE LE REST .

INQUIÉTUDE .

Le vent souffle avec rage . Mon père est allé aux îles Glénans avec une dizaine de passagers .

Dans l'après-midi, le vent redouble. Mon père est inquiet . Ses compagnons pêchent les ormeaux mais lui s'assied sur rocher et contemple la mer. Il n'a même pas le courage de manger ni de boire.

Son matelot s'assied quelques minutes près de lui puis va trouver les pêcheurs et leur chuchote : « Le patron est inquiet »

L'heure de partir arrive . Mon père ne sait que faire: rester à l'île ou partir. Après avoir longtemps hésité , il décide de rentrer au port . Les pêcheurs d'ormeaux embarquent . Le matelot lève l'ancre . Mon père ordonne aux passagers : « Calez-vous bien et ne bougez plus. » Ils obéissent car ils ne sont pas rassurés .

Mon père met le moteur en marche et la barque se dirige vers Trévignon. En route elle reçoit deux énormes paquets de mer et manque de sombrer. Les pêcheurs rentrent au port sains et saufs, mais trempés, transis et effrayés. Plusieurs ont juré de ne plus retourner aux Glénans.

Quelle journée de soucis pour le patron qui a la responsabilité du bateau et des passagers.

Marguerite Le Rest.





BIENTOT LE PRINTEMPS .

Voici le printemps . Les gazouillis
des oiseaux l'annoncent .

Oh ! printemps , que j'aime tes fleurs ,
tes prairies verdoyantes . Que les petits en-
fants sont heureux de cueillir tes premières
fraises, tes primevères, tes pâquerettes !

Printemps , tu es la plus belle saison
de l'année . Quel plaisir de se promener
dans les prés , de s'asseoir à l'ombre sous
un arbre pour tricoter ; d'entendre les chan-
sons mélodieuses des petits oiseaux , d'ad-
mirer le soleil qui resplendit dans le ciel
bleu.

Bientôt le coucou chantera et les
nids seront bâtis .

Printemps , tu peux venir . Nous
t'accueillerons avec joie.

Marie Josée Gouarant ,

La sortie du bateau de sauvetage.

Le temps est mauvais, le vent souffle. Trois bateaux sont allés aux Glénans à la pêche aux ormeaux. Vers seize heures, le vent redouble, de grosses vagues aux crêtes écumeuses bondissent par dessus les roches. Les gens s'inquiètent de plus en plus ; deux des canots sont arrivés avec peine au port, l'autre ne rentre pas. Le patron du bateau de sauvetage décide d'aller à sa recherche.

L'équipage du Duguay Trouin se dirige vers l'abri ; les marins prennent leurs cirés accrochés aux porte-manteaux et les enfilent. Je me dirige vers la grande porte qui est ouverte. Là, des curieux attendent la sortie du bateau.

Au bout de cinq minutes, le moteur du treuil et ceux du bateau ronflent, une odeur de mazout nous enveloppe, le grondement nous assourdit.



Quand l'équipage est à bord, prêt à partir un homme retire les deux cales qui bloquent les roues avant du chariot. Le bateau et le chariot roulent avec un bruit de ferraille sur les rails, vers la mer. Le cable se raidit, le chariot s'arrête et le canot glisse et flotte. Le bateau contourne les barques et se dirige vers les Glénans. Quand le bateau est en pleine mer, les matelots se réfugient à l'intérieur; les grosses lames passent par dessus l'avant qui plonge dans les vagues.

Jacques Jaffrézic - Jean Bourhis



Le bateau de sauvetage est rentré à 19 H 30 , remorquant le canot qui attendait , à l' île St Nicolas , une accalmie pour regagner Trévignon.

Le retour du bateau de sauvetage .

Après deux heures d'attente , nous distinguons , sur la mer déchaînée , le bateau de sauvetage remorquant la barque de pêche où deux hommes sont restés pour la gouverner . Les feux du Duguay-Trouin s'allument : un blanc , un vert , un rouge .

A l'entrée , du port un sauveteur largue la remorque . Le Duguay Trouin débarque à la cale les pêcheurs d'ormeaux . Pendant ce temps les deux hommes du canot de pêche amarrent leur barque .

Des curieux courant vers l'abri du canot de sauvetage . « Enfin ils arrivent , » dit une femme qui a son mari dans la barque de pêche. Les projecteurs de l'abri s'allument.

Le moteur du treuil est mis en marche . Le bateau de sauvetage est dirigé sur le chariot. Quelqu'un crie : « attention ! »

Le cable se raidit et le canot de sauvetage monte doucement. A bord les marins gesticulent parce que le grondement du moteur et le vent violent couvrent leurs voix.

Le chariot s'arrête . Deux hommes calent les roues . Il fait nuit . Je rentre .

Jeannine Loussouarn

Un accident.

Je prépare une palangre à congres . Aujourd ' hui , par grande marée , je vais la jeter à l'eau . Je l'amorce de loches .

Elle est prête ; je saute de rocher en rocher et atteins l' endroit favorable ; j' étale la ligne sur la roche.

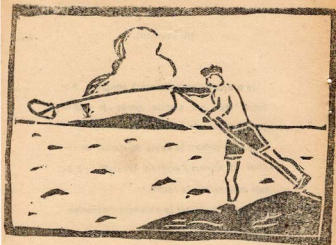
—Laisse - moi jeter la palangre , ordonne Jean Rémy.

Je refuse. Hop! je lance la ligne de fond. Un des hameçons s' accroche à ma jambe juste sous le genou. La pierre lancée avec force tend la ficelle ; je glisse sur le goémon et l'hameçon s'enfonce de plus en plus. Je n'ai pas de mal encore; j'essaie en vain de retirer l'hameçon .

Maintenant je souffre horriblement .

—Un couteau, vite, pour couper la ficelle!

Un touriste s'approche , tranche le fil et



me conseille de rentrer à la maison . Jean
 Rémy me transporte dans sa brouette .

A la maison , le médecin , m'extraît
 l' hameçon et me pose des agrafes .

La perte du chalut.

Nous sommes en pêche par temps calme. Je suis assis sur le berceau du canot.

Tout-à-coup, le chalutier s'arrête. Les câbles se tendent et s'élèvent au-dessus de la lisse. Le filet a accroché une épave.

L'homme de quart saute sur la passerelle et débraye le moteur. Il m'ordonne : « Va vite alerter l'équipage. » Je saute à la cuisine et crie : « Sur le pont, les gars, faites vite. » Quelqu'un répond : « Oui, oui ! » Quelques secondes plus tard, les hommes sont à leur poste. Le patron embraye et commande : En arrière !. Après avoir reculé de dix mètres environ, il met le moteur à pleins gaz et avance à toute vitesse. L'écume jaillit sous l'étrave.

Brusquement le navire s'arrête. Je suis projeté contre la cuisine, mais le chalut est dégagé. On hale le sac mais il n'y en a plus que la moitié.

Peu après des morceaux de bois et des boules de zinc montent à la surface . Vite Georges et moi empoignons uu haveneau et recueillons six flotteurs.

Un homme de l'équipage nous renseigne :
« Nous avons accroché une carcasse de chalutier anglais. Les flotteurs du chalut anglais sont en zinc . »

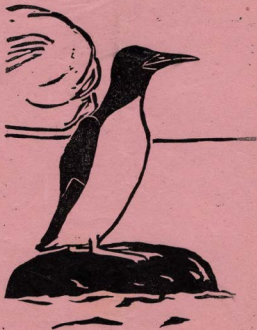
René Jaffrézic

N° 6

AVRIL 1953

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

journal mensuel



TRÉGUNC St PHILBERT

FINISTÈRE

La barque rentre au port.

La barque vire et fait cap vers le port, sa coque fend l'eau rapidement, la voile s'incline vers la mer.

Le canot arrive près du phare. Je vois le pauvre marin, tout trempé, mangeant son casse-croûte : une épaisse tranche de pain et une sardine salée.

Il largue la drisse et baisse la voile, contourne les autres barques, prend la gaffe, saisit la chaîne, amarre le bateau. Il enlève ses cités, saisit ses deux paniers de poissons, les dépose dans la plate dont il détache l'amarré et godille vers la plage.

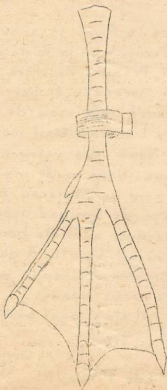
Deux marins l'attendent pour l'aider à monter la plate. Le pêcheur parle de sa pêche aux deux autres puis la vend aux ménagères qui l'attendent.

Le temps se rafraîchit. La nuit tombe. Je m'en vais.

Jean-Paul Jaffrèze

rerur Stavanger
308 526 Museum

Norway



Réponse de Stavanger.

— — — — —

Nous vous remercions bien pour l'information sur notre goëland N° 308 526. Le muséum de Stavanger s'intéresse beaucoup à l'étude de la migration des oiseaux de toutes espèces. et c'est pourquoi nous baguons des oiseaux.

Nous avons bagué, jusqu'à 1952, 87 060 oiseaux de 181 espèces, dont 2075 sont des goëlands marins.

Un grand nombre de nos oiseaux bagués ont été retrouvés dans la France: des bécasseaux, des goëlands, des mouettes, des vanneaux, etc...

Nos compliments au petit Yves Morrézen.

Holger Holgersen

Larus marinus L.

STAVANGER MUSEUM
No. 308 526

Espèce: Goëland marin

Bague jeune

le 6.9. 1952

Ile d'Utsira (59° 19' N - 4° 51' E. Gr.)

Lieu: départ. de Rogaland, Norvège Sud-Ouest

Retrouvé: 6-4-1953 Pointe de Trévignon,

Trégunc, Finistère.

Nous avons reçu votre communication et vous en
remercions.

LE HARPON

Le harpon est lourd. Georges peut à peine le porter: il pèse, sans le manche 6 Kilogrammes.

Le harpon est long de 1m31.

Nous avons remarqué son extrémité pointue et articulée.

Le harpon est en fer.

Il a un anneau mobile.

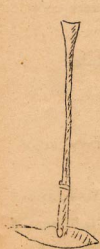
A cet anneau, on fixe un cable d'acier.

On capture les pèlerins aux harpons.

Monsieur Baccon a ramené un pèlerin de 4 tonnes 500 que l'on a envoyé au Muséum de Paris.

Albert et la classe.

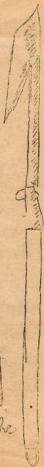
harpons



(dessins d'Albert)



le manche

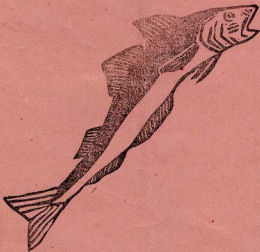


harpon
en man
che

No 7

Mai 1953 juin

A LA POINTE DE TRÉVIGNON



TRÉGUNC St PHILIBERT

FINISTÈRE

LA PÊCHE AUX MAQUEREAUX

Hier dimanche, je suis allé en mer avec Jacques, son papa et Daniel pêcher des maquereaux.

On met une perche de chaque côté du canot. Au bout de ces perches, on attache une ligne : il y a un gros morceau de plomb et deux hameçons. L'appât est un filet de maquereau taillé en forme de petit poisson.

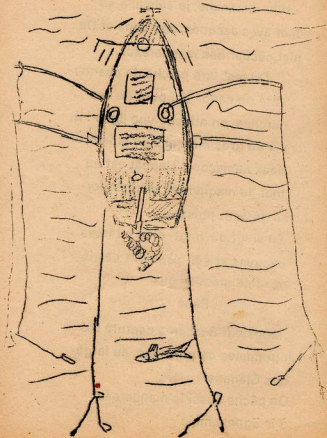
En vingt ou vingt-cinq minutes Jacques et son papa ont pêché soixante maquereaux.

René

Monsieur Baccon a capturé 250 kilogrammes de poissons, au large des Glénans.

On pêche aussi le maquereau à la ligne à main

Pêche aux maquereaux
dessin d'Albert



UN RÊVE

J'ai rêvé que beaucoup de gros
loups rôdaient autour de notre vil-
lage. Ils mangeaient les gens.

On ne pouvait pas voyager.

Tout le monde fermait les portes
à clé.

Un loup dévora le facteur.

Yves

LES CERISIERS

Yves monte sur un cerisier
pour cueillir des cerises.

Je grimpe dans un autre arbre
Tout à coup, j'entends un bruit:
crac! crac!

Une branche casse, Yves s'ac-
croche, reste suspendu, puis se
laisse tomber à terre.

Joseph

LE CONGRE

Dans un casier, Guillaume a
pêché uu gros congre.

Je demande au pêcheur:

« as-tu du poisson à vendre? »

Il répond : » Oui, choisis: du
congre ou des tacauds ?

-Je veux du congre.»

Guillaume détaille le gros
poisson et dit : « voilà , au
moins une heure que j'ai décapité
ce congre et il est toujours
vivant.»

Chaque fois que la lame du
grand couteau atteint l'arête de
la bête, elle claqué de la queue
et glisse hors des mains du ma-
rin. « Il a beaucoup de vie ce
congre dis-je au pêcheur. Il pèse
au moins 24 Kg.

Un oiseau curieux

Un oiseau épuisé s'est laissé tomber dans le chalutier de mon père.

Papa l'a ramené vivant à la maison.

Cet oiseau est méchant. Papa l'a montré à Guite. L'oiseau lui a donné un coup de bec et lui a coupé le menton. Mon frère a été piqué au doigt.

L'oiseau mange des larves, des vers de terre et un peu de pain.

Hier matin, je l'ai trouvé mort; je l'ai apporté en classe.

Hubert

Le crâne de l'oiseau est noir avec des reflets bleus.

Le dos est noir, le cou est recouvert de long et fin duvet jaunâtre. Ses ailes sont jaunâtres bordées de blanc et de noir. Il a 54 cm d'envergure. Les pattes sont jaunes verdâtre, longues de 18 cm, elles ont quatre doigts terminés par de longues griffes. Il a une courte queue.

Cet oiseau est maigre et très léger (il pèse 80 gr)

Il est beau.

Il ressemble à un petit héron.

Chez nous, nous ne le voyons jamais.

La classe

Est-ce un blongios nain?
Qui nous renseignera?

Le canard sauvage

On a apporté en classe, un canard.
C'est un colvert à collier blanc.
Son plumage a des reflets bleus
et violets. Il a 88 cm d'envergure;
il pèse 1 Kg. Le canard a des
pattes palmées et un bec jaune.

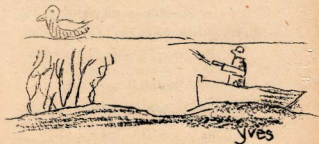
Maryvonne

Le canard sauvage vit au bord
de l'étang. Il nage très bien. Il fait
son nid dans les roseaux ou dans la
lande. Les œufs de la cane sont verts.
Elle couve 24 jours : les petits canetons
naissent. La cane promène sur l'é-
tang ses petits enfants. Le père et
la mère leur cherchent à manger.
Les canetons mangent des poissons,
des insectes. Devenus grands, ils
se promènent en bandes mais la
chasse ouverte, le chasseur les
tue. Souvent les chasseurs viennent

au bord de l'étang, les chiens vont
à l'eau.

C'est surtout le soir que les chas-
seurs tuent les canards.

Hubert



"A la Pointe de Trivignon.
avril 1953

LE PETIT BATEAU

Je mets un petit bateau sur
l'eau du ruisseau.
Mon bateau est une boîte de
conserves que je remplis de mous
se.
L'embarcation coule. Je la prends
et retire la mousse mouillée.
Le bateau part au fil de l'eau.
Je le suis: il bute dans une racine;
il chavire



LA PROMENADE

Dimanche, nous nous sommes
promenés à bicyclette.

j'ai été voir mes deux petits
neveux: Alain et Jacques.

Ils sont mignons.

Puis, je suis allée à la plage avec
Hubert.

Nous avons cherché des palour-
des et des bigorneaux.

Nous avons eu du plaisir

D'après Josiane.



A la Pointe de Trévignon.
mai 1953

LE CANOT A MOTEUR

Le bateau de mon oncle Manuel
est neuf.

Presque tous les jours, mon
tonton va à la pêche.

Quand il arrive au port ,
il ramène des homards.

Il les vend cher.

Le mareyeur les achète 800
francs le kilogramme.

Souvent, mon oncle en pêche 2 kg
d'après Dominique



NAISSANCES

Dimanche après-midi, je vais
donner à manger à ma chatte .
Devinez ce que je vois ?
Quatre petits chats.
Ils sont mignons .L'un d'eux est
noir et blanc comme sa mère.

Yves

Chez Yvette, un poulain est né
à deux heures du matin.
Il est roux et blanc comme
sa maman.
Je le trouve mignon .
Dès sa naissance, il essayait de
se dresser sur ses pattes .
Quand il sera grand ,on le
conduira au pré.
D'après Viviane

Le bateau de pêche.

"ESPOIR" mesure 16 pieds de long, de la proue à la poupe et 2,50 m à l'endroit le plus large.

Il est peint en rouge jusqu'à la ligne de flottaison.

Au-dessus, il est goudronné jusqu'à la lisse qui est peinte en bleu. Le nom et le numéro C.C. 2911 sont blancs.

Le bateau est muni d'un moteur à essence de 14 chevaux. Il file 6 nœuds. C'est le plus rapide de Trévignon. Il porte un mât et une voile rouge.

Il est monté par deux matelots. En ce moment, il pratique la pêche à la crevette au large de la "Basse Jaune".

Francis Rioual.

LE BATEAU DE MON PÈRE.

C'est un bateau neuf. Il a été mis en chantier le 8 septembre et a pris la mer le 25 octobre 1952.

Il est construit en chêne et en sapin du Nord. Il mesure 6^m 10 de long, 2 m à l'endroit le plus large, jauge 2 tonneaux 5. Il est entièrement ponté; le pavois s'élève à 75 cm au dessus du pont.

La barque a la forme d'une petite pinasse. Elle se nomme "Défends-toi" et porte le matricule C.C. 3956. Elle est entièrement peinte en blanc. Le mât de l'avant mesure 4 mètres et porte la grand'voile; celui de l'arrière, long de 3 mètres, porte un petit tape-ail. Elle est équipée d'un moteur "Bolinder's" de six chevaux et peut filer 6 nœuds.

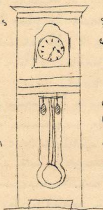
Elle pourra faire la pêche aux maquereaux, aux vieilles, aux lieux, aux crustacés.

M. Le Rest.

L'HORLOGE de GRAND'MÈRE!

Grand'mère possède une horloge
vieille de 49 ans qui est enfermée
dans une armoire haute et étroite.
En haut, une vitre protège le cadran

où les heures
sont écrites en
mains. en
autre, l'ais
balancier en
oscille le
cadran pen
deux contre
te qui des



sont ins-
chiffres ro-
bas, une
se voir le
cuivre qui
tement. Du
dent aussi
poils en fon-
cendent à

mesure que l'heure avance.

L'horloge de grand'mère sonne
les heures et les demies. Son tic-tac
trouble le silence de la maison.

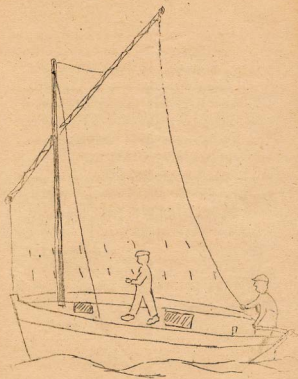
Marie Richard.

LE BATEAU DE MON PÈRE.

Le bateau de mon père mesure 7 m de long, 2 m à l'endroit le plus large. Il jauge 4 tonnes cinq. Il porte le numéro C.C. 2739. Il a été construit à Concarneau. Il navigue à la voile ou au moteur. Le moteur Baudouin a une puissance de 7 chevaux. Deux hommes composent l'équipage.

Mon père pratique la pêche côtière. Il pêche les crustacés, (crabes, crevettes, homards) les lieux, les vieilles, les maquereaux. Il pêche les crustacés aux ca-siers, les poissons à la ligne.

Jacques Jaffrèze.





ON DÉSARME LE " PETIT GUY "

Un dimanche , mon père me dit :

« Voilà la mauvaise saison qui s'annonce , il faut désarmer le bateau ! Veux - tu y aller ? »

— Oui ! » répondis - je .

Me voici à l'ouvrage . J'enlève d'abord la petite voile triangulaire de l'avant : la trinquette . Le foc était déjà enlevé avec le bout - dehors ! Ensuite je lève la grand'voile pour dégager le guî .

Je la redescends pour faire de même à la vergue ou corne .

J'enlève les drissees , dont la plus longue a dix - huit mètres ; je les enroule soigneusement .

Je détache alors les haubans d'acier qui tiennent le mât , puis je range les poulies . On graissera ensuite les réses ! Je suspende tout cela dans le hangar , avec les deux ancres , les filins , la barre du gouvernail . . .

Lorsque mon père arrive nous enlevons le mât de six mètres .

Et nous terminons par les grandes rames . Nous couvrons le moteur après lui avoir enlevé les bougies et la magnéto .

Primeurs Cultures



■ La saison des artichauts se termine ; les cours sont élevés (90 f. à 100 f le kg.) En plein été ils étaient tombés à moins de 10 f.

Comme chaque année on dédouble chaque pied. On ne laisse que le plus gros drageon ou oëlle - ton, les pousses enlevées sont données en vert aux vaches avec feuilles de betteraves ou betteraves hachées, un peu de foin ou de paille.

■ Le bulldozer défonce et aplanit les talus.

■ Récolte et mise en tas, sous fougères et bruyères, chaume, fagots, lande sèche.. ou hangar, des betteraves fourragères à conserver. Des essais de mise en silo, à l'abri de l'air, des feuilles de betteraves, d'artichauts, pommes de terre - selon la méthode employée en Allemagne et dans les régions sucrières du Nord de la France, sont tentés.

■ On butte les choux-fleurs. Ceux qui ont été repiqués en Mai - Juin donneront des têtes en fin Novembre.

■ On coupe la lande dans les garennes et sur les talus. On la hache aux chevaux. On coupe aussi ronces et fougères (litière). Quelques cultivateurs charroient du sable calcaire (du treis).

■ Le trieur à blé de Morlaix vient de passer dans les fermes.



LES MOUETTES



juin. 54

Visite à l'usine R. Béziers

L'année dernière, pendant les grandes vacances, je suis allé avec papa chercher des têtes de sardines pour étaler sur un champ.

En arrivant à Douarnenez, je demande à papa :

« Est-ce-encore loin? »

« Non, me répond-il, nous approchons »

En effet, j'aperçois bientôt une enseigne fixée au mur de l'usine et visible de loin.

On y lit : LA SARDINE A L'HUILE RENÉ BÉZIER
VOUS SALUE. On y voit encore une sardine, debout sur la queue, et tenant un chapeau haut de forme dans une nageoire pectorale.

Papa fait reculer la charrette sous une voûte cimentée.

Pendant que l'on charge la charrette je vais visiter l'usine, accompagné d'une dame.



LES MOUETTES





LES MOUETTES



→ Des ouvrières disposent les sardines dans des boîtes.

Ensuite celles-ci sont amenées par un tapis roulant sous des robinets à huile réglables .

Un peu plus loin, une ouvrière se tient devant une pile de couvercles qu'elle dépose par petits tas sur une machine qui imprime en relief la date du jour d'embottage.

Ailleurs, des hommes et des femmes travaillent aux sertisseuses à pédales ou électriques.

Les boîtes, une fois serties passent dans un long cylindre rempli de sciure de bois.

La sciure absorbe l'huile qui a pu couler.

Pour terminer, de vieilles femmes emballent les boîtes dans des cartons pour l'expédition.

Texte de Jo Moalic

LA MORT DU COCHON

Le porc est gras. Nous décidons de le tuer pour les fêtes.

Un jour, un homme arrive chez moi vers dix heures.

Le porc est sorti, puis allongé dehors sur de la paille.

On l'assomme d'un seul coup et on le saigne aussitôt. Le cochon meurt sans crier et sans se débattre.

On l'ébouillante, puis les hommes et moi même grattons les soies à l'aide de grands couteaux.

Ensuite, la bête est fixée sur une échelle qui est alors dressée contre un mur.

Le voisin ouvre le porc. Les intestins sont recueillis dans un panier, et les poumons, le foie et le cœur dans un seau.

Mon travail consiste à laver le contenu du seau.

Nº 5

C M 4

MARS 1954

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉGUNC S I PHILIBERT

FINISTÈRE

Visite à l'usine de conserves.

A deux pas de chez moi, se trouve une usine où l'on travaille beaucoup de poissons de chalut. Elle emploie un nombreux personnel: 50 ou 60 femmes et 5 ou 6 hommes.

Les hommes s'occupent des machines. Les femmes étripent et emboîtent le poisson.

Dans l'arrière-usine est une grande chaudière jaune qu'un chauffeur surveille.

Pour la chauffer, on ouvre la porte du grand foyer que l'on bourre de charbon.

Dans l'usine, il y a des autoclaves où l'on stérilise les boîtes de conserves. Michel Jaffrèzic

A L'USINE

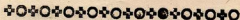
Mes sœurs travaillent à l'usine de la pointe.

Les merluchons arrivés, les femmes les étripent, ^{les} mettent dans les paniers. Elles passent les poissons dans la saumure et les coupent avec une machine.

Le poisson coupé est étalé sur les tables. Les ouvrières retirent les arêtes emboîtent le poisson puis passent les boîtes à la sertisseuse et les «bouillottent.»

Les boîtes refroidies, les femmes collent les étiquettes.

(Enquête de Lucianne)



L'USINE (suite)

L'usine est grande. Elle mesure 50 m de long et 35 m de large (Henri)
Elle a une grande cheminée qui fume quand il y a du travail (Marie-Hélène)
- L'usine avait été démolie par les Allemands. On l'a réparée et maintenant, elle est belle.

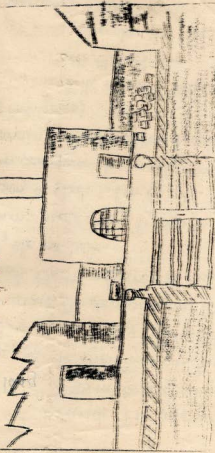
Été comme hiver, on y travaille du poisson de chalut. En ce moment, on conserve des merlu chons, des grondins et des petites langoustines. (Françoise)

En été, on travaille aussi le thon et la sardine (Marie-Claire)

- Mon père va chercher des déchets de poissons à l'usine. Il les étale sur les champs pour servir d'engrais (Yves Garo)

L'usine de La Pointe
de Bréviignon

dessin de
Michel et Denis



Le travail de grand-père

Mon grand-père travaille à l'usine de la Pointe. Il est chauffeur : il s'occupe de la chaudière et des autoclaves. Il transporte le charbon à l'aide d'une brouette, puis il bourre le foyer de la chaudière de grosses briquettes. Il surveille les autoclaves, il tire sur les chaînes et soulève les couvercles et laisse les boîtes refroidir.

Le soir, grand-père est bien fatigué. Souvent, il rentre très tard. Il se lève à 7 heures du matin.

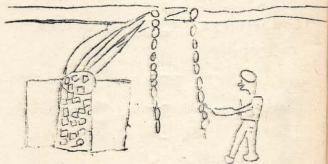
(Grand-père a 69 ans)

Denis Jaffrèzic

La chaudière .



(Anré Masson)



(Louis Jaffroze)

ON CONSERVE LE THON

Les femmes sont assises sur de longs bancs et travaillent le poisson sur de longues tables.

Le thon cuit , les ouvrières retirent les arêtes et la peau et le mettent en boîtes.

On sertit les boîtes qui passent ensuite à l'autoclave.

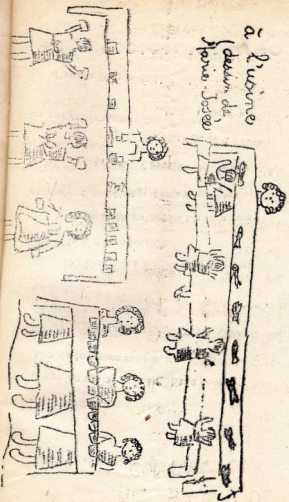
Le thon refroidi, les femmes enroulent les étiquettes autour des boîtes et rangent les conserves dans des cartons.

La surveillante vérifie le travail.

d'après Marie-Claire Morvan



à l'usine
 dessin de,
 Marie-Josée



A L'USINE SAUPIQUET A CONCARNEAU.

Ma tante travaille à l'usine, à Concarneau. Elle part de bon matin le lundi et ne rentre que le samedi soir. Durant toute la semaine, elle met en conserves le thon, le maquereau, la sardine, le sprat ou les petits pois.

Les conserves de maquereaux
Assise devant ~~une~~ ^{une} longue table, ma tante coupe la tête des poissons. Puis les maquereaux sont cuits dans une chaudière.

Des ouvrières disposent au fond des boîtes : du citron, des rondelles de ~~citron~~ cornichons, du piment, du poivre.

On empile les boîtes et on les transporte sur une autre table où d'autres femmes y rangent le poisson coupé en morceaux.

Les boîtes pleines sont amenées à l'huilage et c'est à la sertisseuse que se termine l'emboîtage des maquereaux.

En quête de Marie-Josée
Bellec

la sertisseuse

dessin de
Marie-Josée



A L'USINE PROVOST-BARBE

Ma grande sœur me fait visiter l'usine.

D'un côté, il y a deux machines pour le travail du poisson.

Des femmes emboîtent le poisson, puis les boîtes passent à la sertisseuse.

De l'autre côté est une écosseuse pour les pois.

Les petits pois ^{cuits} sont dans de grandes cuves, ils tombent dans les boîtes qui passent ensuite dans une grande sertisseuse verte. Il y a aussi une étiqueteuse mécanique.

Ma mère travaille ^{de} jour et de nuit. Elle commence le travail à 8h du matin et termine souvent à minuit ou 2h du matin. Elle est très fatiguée. Elle reste toute la semaine à Concarneau. Maman a travaillé 30 ans

dans cette usine, Denise 1 an et Anne 8 ans.

Si maman retourne encore cette année à l'usine, elle aura la médaille du travail et un peu d'argent.

Jean-Paul Martin



La Visite D'une Usine N°65

Il y a deux ans je suis allée a Quimper visiter l'usine Saupiquet; C'était à la saison des petits pois et du thon

Les ouvrières écossaient les petits pois qu'elles versaient dans des autoclaves où on faisait monter la pression. Ils sont ensuite assaisonnés, mis en boîte et passés à la sertisseuse où elles sont fermées. Les boîtes sont rangées dans des caisses, vérifiées et expédiées à l'étranger ou à des clients de France.

Des camions vont prendre les thons à Concarneau, les envoient à l'usine où ils sont mis dans des chambres froides, nettoyés par les ouvrières coupés en morceaux mis en boîtes, passés dans la saumure et dans la sertisseuse comme les petits pois.

Suzanne Guivarc'h 9ans 3 mois



○ Une partie de foot- ball ○

Hier Joseph Chicard est venu chez moi et a apporté son ballon. Il me proposa d'aller shooter des pénalties.

Nous sommes allés dans un champ plat à l'écart de la maison là nous avons planté deux piquets pour délimiter le but. Ce fut lui le premier à être le gardien de but. Je lui marquais 3 buts en une demi-douzaine de shoots, alors vint mon tour de défendre le but, et nous continuâmes ainsi jusqu'à quatre heures.

Il me laissa le ballon et alla manger, puis revint après son goûter, il resta une vingtaine de minutes et rentra à la maison.

Joseph Le Garrec 11 ans 9 mois

Dimanche je suis allée à la Grotte des Nains. C'est un gros rocher sur lequel est percé de galeries. Je suis montée sur le bloc de pierre et j'ai vu de la mousse sur des filles qui sortaient de la grotte.

C'est un trou noir bordé de pierres et coupé d'une haute marche. Pour y passer, il faut d'abord se mettre à quatre pattes puis se coucher sur le dos car il mesure à peu près cinquante centimètres de haut.

Je n'étais pas très rassurée, mais je ne voulais pas passer pour une froussarde et, me cognant la tête et les coudes, je franchis la grotte sans avoir rencontré un seul lutin. A la sortie je tremblais et j'étais toute rouge.

Danise Bourdon 11 ans 10 m



N° 1

Octobre 1954

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉGUNC St PHILIBERT

FINISTÈRE

UNE CARRIÈRE.

Au milieu d'une dune, une carrière est creusée. De chaque côté de l'entrée, des poteaux sont plantés pour maintenir la chaîne qui barre le passage la nuit. Une petite cabane sert de buvette et de bureau. Du côté gauche, une casemate est toute découverte par l'extraction du sable.

Une trentaine d'hommes charge quatre camions. Quelques hommes piochent le sable dur comme de la glaise ; d'autres jettent le sable d'un geste rapide dans la voiture. Cinq hommes se reposent en attendant l'arrivée de leur camion car le travail est fatigant.

Cette excavation est profonde de 9 m., large de 15 longue de 50 dans ses plus grandes dimensions. Quatre camions peuvent y stationner en même temps.

Depuis jeudi, les camions vont et viennent sans arrêt. A partir du premier octobre toutes les carrières de sable doivent

être fermées . L'extraction sera interdite parce que, à grande marée, la mer s'infiltré dans le sable et pénètre dans ces immenses trous.

Vendredi cette carrière a vendu 180m³ ,
et samedi 220 m³ Le m³ de sable vaut 450 F

SUZANNE TANGUY

• APRÈS LA REMONTÉE DU CHALUT.

On vient de remonter le chalut. Les marins enfilent leurs pantalons, cirés nouent leurs tabliers. Chaque matelot prend un petit crochet, le pique dans la tête des poissons qu'il trie par espèces dans des paniers. Les poissons trop petits sont rejetés. De temps à autre, un marin crie: « aie ! » Une langoustine vient de le pincer. Il jure, gronde et se remet au travail .

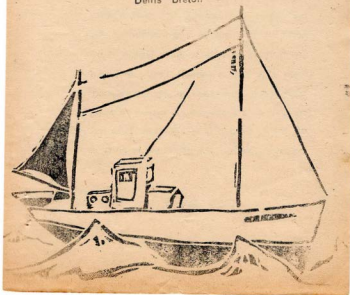
Le triage fini, les matelots vident les poissons et les lavent . Puis deux

hommes descendent dans la cale pour casser la glace. A l'aide d'une poulie, les paniers sont descendus dans la glacière qui peut contenir cinq cents caisses. Les poissons sont recouverts d'une couche de glace.

Le triage fini, les marin lavent le pont à l'aide d'une longue manche à eau.

Toutes les trois heures, le chalut est remonté.

Denis Breton



EN PÊCHE.

Un homme surveille le chien. C'est un gros anneau de fer où passent deux cables. L'homme a la main sur les cables. Il sent les secousses quand le chalut rencontre une roche ou une épave.

Le patron monte sur le pont. Il ordonne : « A virer ! » L'homme de chien, à l'aide d'un crochet ouvre le chien, les deux cables s'écartent. Le treuil est embrayé les cables s'enroulent. Un quart d'heure après, le filet émerge. Tout l'équipage est sur le pont, il hale le filet. Quand il ne reste plus que la poche à l'eau, un marin noue le filet au-dessus du sac qui est hissé. Quand la poche est au-dessus du pont, un marin dénoue le cul du sac. Tous les poissons tombent et s'étalent sur le pont.

Denis Breton

La maudite souris .

Mardi soir, nous sommes à table quand mon frère s'écrie : « Une souris ! une souris ! sur le buffet ! » Je cours , saisis le tisonnier, ouvre le buffet . Avec rapidité la bête passe sur une pile d'assiettes ,

Je rate l'animal et casse deux assiettes qui tombent sur le plancher avec un fracas qui fait sursauter mon petit frère. Aussitôt je reçois une gifle. Je pleure. Je dis : « Si j'attrape cette souris ; elle sera châtiée. » Je cherche sous le buffet, sous l'armoire, dans tous les coins. La bête est introuvable .

LE CHEVAL EMBALLÉ.

J'entends un bruit de tonnerre. Un cheval, traînant une charrette passe sur la route à une vitesse folle. Le conducteur, dans la charrette, crie « : ho ! ho ho ! »

Le cheval continue sa course endiablée. Le chapeau du bonhomme s'envole et tombe au milieu de la route.

Le cheval affolé vient buter dans un talus. Le paysan saute de la charrette, attache l'animal à une branche et revient chercher son chapeau.

Le cheval ne veut plus avancer, L'homme le fouette mais le cheval rétif reste là, pétrifié.

Marie Josée Ollivier

EN MER.

De bon matin , je me lève . Tout l'équipage est sur le pont. Le moteur tourne. Le bateau sort du port. Il fait encore nuit. Au loin , les feux des autres sardi-
niers scintillent.

Sur les lieux de pêche, le canot de notre bateau est lâché. En attendant que les deux marins de l'annexe aient levé les sardines, je prends ma ligne et la lance à l'eau. Le plomb arrive au fond. Je reste stupéfait : ma ligne de cinquante mètres est toute filée.

Soudain , je sens une touche . Je tire , tire, tire toujours . J'aperçois le poisson brillant dans l'eau . C'est un merlan . Je l'embarque, tout joyeux.

J'amorce ma ligne à nouveau et la relance. En une demi-heure je pêche dix poissons . Le soir , nous les mangeons.

Daniel Péron

LA MORT D'UNE VIPÈRE.

Accompagné de Gisèle , je vais rentrer les vaches . Nous laissons sortir les bêtes et nous restons jouer un peu .

Nous démolissons une galerie de taupe ou de vipère . Mon amie s'exclame : «Un bâton dans la terre !» Elle va le prendre . Je lui dis de le laisser : c'est une grosse vipère.

Je la force à sortir de son trou . Nous la pourchassons Elle disparaît . Nous la cherchons dans la lande . La vipère est introuvable.

Je creuse encore et découvre la queue de la bête . Je sors le reptile . Il siffle et crache un crapaud qu'il venait d'avalier . Je lui lance un caillou . Son corps est coupé en deux , Pour l'achever , je lui écrase la tête sur une pierre.

Yves Glèren

LA BELETTE.

Je suis assise près d'un talus. Je
lis .Les ronces craquent près de moi. Je
sursaute , me lève ; j' ai peur .

J'appelle mon chien. « Là, là, fouille ! »
De son museau, il écarte les feuilles. Je
vois une tête rousse. J'excite le chien.
Tout - à - coup , Bobby hurle et s'enfuit la
queue entre les jambes.

Il revient, saisit la bête qui
pousse des cris aigus , la secoue de tous
côtés. Il a le nez ensanglanté. La vaincue
rend le dernier soupir . A l'aide d'un bâ-
ton, je la soulève et la mets dans mon pa-
nier.

A la maison, je demande à grand-père !
« Quelle est cette bête ? » Il me répond que
c'est une belette .

Mario Josès Gouarant

A L' AVENTURE.

Chaussées de bottes nous traversons les champs, les landes, les prairies, les bois. Nous marchons vers le nord.

Il nous faut passer une rivière. Elle n'est pas profonde. Je passe la première. Son lit est vaseux; je m'enfonce; l'eau nènètre dans mes bottes. Je ne peux plus me dépêtrer. Une de mes amies me lance une ficelle. Je la saisis. Mes camarades tirent, j'avance lentement. Quand j'arrive près du bord la ficelle se rompt et plouf ! me voilà dans l'eau.

Nous allumons un feu pour sécher mes vêtements. Nous continuons notre promenade.

Au milieu d'un bois, nous nous trouvons devant un vieux moulin à eau en ruines. La vanne est ouverte, mais la roue ne tourne plus : elle est toute démolie et vermoulue.

Suzanne Tanguy

LE RADEAU.

Mon camarade et moi jouons sur la plage. Nous projetons de construire un radeau. Nous prenons le fond d'une plate démolie, nous le glissons sur l'eau. Il flotte bien et peut nous porter. Dessous nous attachons quelques rondins. Il flotte encore mieux.

La mer est houleuse. Nous montons sur notre radeau. A l'aide d'une planche, je pagaie. Nous avançons avec peine. Nous sommes à cent mètres de la côte quand une grosse vague retourne notre frêle radeau.



Par bonheur, nous sommes en maillot. Je plonge. Quand j'émerge, mon camarade est agrippé au radeau. Il ne sait pas bien nager. Il se hisse sur le radeau péniblement car il est à bout de forces.

Je reviens à la côte à la nage en poussant l'embarcation montée par mon camarade. J'aborde et tombe sur le sable, épuisé.

Daniel Péron

UNE MATINÉE DE PÊCHE.



Jeudi, vers sept heures je vais lever ma palangre. Mon grand-père me hèle. J' accours. Il me demande : « veux-tu m' aider à descendre la plate ? — Oui ! ».

La barque à flot, nous embarquons. Mon grand-père godille. Derrière le château, nous levons ma palangre. « Tous les hameçons sont à bord, » annonce grand-père. Je lui dis : « Pas de chance, je n'ai rien pris. »

Nous allons lever les casiers qui sont près du Millet. Dans le premier sautent trente crevettes ; dans le deuxième, vingt-cinq. Tous les casiers contiennent environ vingt crevettes. Les casiers levés, nous les garnissons d'appât et et les immergeons puis nous revenons à terre.

Nous allons vendre la pêche au maireur. Je pèse les crevettes. 3 k 200, dis-je à mon grand-père. — Bonne pêche, » me répond-il.

Samedi, mon grand-père m'a donné mille francs pour ma matinée de pêche.

Danfel Huon

LA SORTIE DU BATEAU DE SAUVETAGE.

Mercredi soir, les habitants des alentours sont réveillés par le lugubre appel de la sirène qui hurle cinq fois. J'enfourche mon vélo et me dirige vers la Pointe.

Quand je suis à 50 mètres de la cale, j'entends des bruits de moteurs. Le treuil déroule le cable et dans un bruit de ferraille, le bateau descend vers l'eau. Les moteurs ronflent, les feux s'allument. Le bateau fend les lames à toute vitesse; et bientôt on ne distingue plus que les feux qui s'éloignent avec rapidité. Les gens discutent. Les uns supposent qu'un chalutier s'est échoué sur les écueils aux îles Glénans. D'autres prétendent que le bateau va au fort Cigogne.

Le matin, j'apprends que le bateau est allé au fort Cigogne. On craignait un incendie de navire mais ce n'était qu'un feu de broussailles dans l'îlot.

Renée Penven

LE FAISAN.

Jeudi matin, j'accompagne trois chasseurs .

—Nous avons tué quatre lapins et deux perdrix dit l'un.

—Il ne manque plus qu'un lièvre, répond un autre .

Nous poursuivons la chasse . Nous traversons prairies et vergers . Derrière un verger s'étend un champ de haricots J 'entends un vol lourd. Pan! un coup de feu retentit. Le chasseur qui a tiré s'écrie : « Venez voir cet oiseau ; je ne le connais pas . » Un autre le renseigne : « C'est un faisan . »

Avec joie, le tireur fourre l'oiseau dans sa gibecière et nous repartons.

—Quelle bonne journée ! dit - il ; un faisan vaut cher .

Georges Jaffrézic

Le faisan ressemble à une poule, il a la même taille. Sa tête est ornée d'une courte huppe. Il porte une longue queue arquée . Son plumage est fauve avec un collier blanc. Cet oiseau est rare chez nous.

LA CHASSE.

Mon voisin , un chasseur passionné ,
me raconte sa partie de chasse .

« J 'ai escaladé maints talus, franchi
plusieurs barrières, traversé quelques lan-
des, toujours accompagné de mon chien Zaff.

Dans une lande, Zaff quête. Il sent
l'odeur d'un lièvre ou d'un lapin mais ne
découvre pas le gîte. Je me repose sur un
rocher, éreinté. Quelques minutes s'écou-
lent. Tout - à - coup, un lièvre déguerpit du
fourré, suivi de Zaff. J'épaule et tire.
Les plombs atteignent l'animal qui culbute
et s'écroule raide mort. Mon chien le prend
dans la gueule et me le rapporte. Très con-
tent, je le glisse dans ma gibecière.

Je poursuis ma chasse en sifflotant.
Ma journée finie, je rapporte à la maison
un lièvre et deux perdrix.

Marie Josée Gouarant

UNE BELLE PÊCHE.

Munis chacun d'une gaule, Jean Paul et moi nous descendons la grève. Bien installés sur un rocher, nous lançons nos lignes à l'eau. Un quart d'heure s'écoule et nous n'avons pas senti de touche.

Nous changeons de place. Abrités derrière un rocher, nous pêchons tranquillement. Soudain mon camarade s'écrie : « Une vieille ! » De toutes ses forces, il ferre ; la perche se plie en arc. Maudit animal, je t'ai eu, dit-il. Ce soir, tu seras frit. »

La pêche continue sans incident. Après une demi-heure de pêche, nous avons une trentaine de poissons.

Quelle belle pêche !

Ernest Gourlaouen

UN ABORDAGE

Mardi matin à 6 heures et demie, la Joconde sortait du port. Tout - à coup, l'équipage de la Joconde cria: « Arrête, arrête! » Mais rien ne pouvait empêcher l'abordage.

Mon frère qui moulait son café sortit de la cabine et, voyant le danger, il saisit instinctivement les haubans. A peine les avait-il empoignés que le chalutier Maurice Morland heurta le sardinier. Le choc fut terrible. L'étrave du chalutier s'enfonça de 80 cm dans le flanc de la Joconde. L'eau s'engouffra dans la brèche avec rapidité. Le mécanicien qui surveillait le moteur fit un bond, gagna l'échelle et la monta rapidement.

Le patron cria: « Mettons au sec le vite possible. » Et la Joconde fonça à toute allure pour s'échouer. L'écume bouillonnait autour du bateau. L'équipage sauta dans les annexes; le patron réussit à échouer le navire près des remparts de la Ville Close.

Le gérant : L. Le Nivez

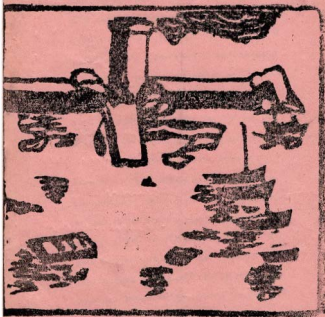
Le gérant : L. Le Nivez

N° 3

DÉCEMBRE 1954

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



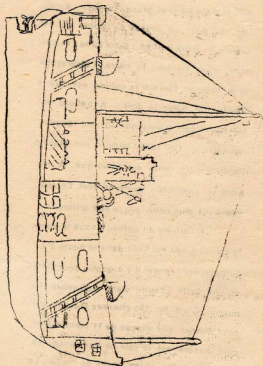
ÉCOLE DE TRÉGUNC SAINT PHILIBERT

FINISTÈRE

LE SARDINIER.

Pendant l'été, j'ai été embarqué sur le Luc - Gy. Il mesure 15,50 m de long et 4,50 m dans sa plus grande largeur. Au milieu du pont se dresse la cabine qui est divisée en deux parties : dans l'une, la cuisine ; dans l'autre, la barre, l'embrayage et le compas. Devant la cabine est fixé le treuil pour haler le filet. A babord est installé le parc à poissons où sont rangées les caisses. Un canot annexe est placé à l'arrière, un autre est remorqué. A tribord, le chillebotis porte le filet. Le mât avant est plus court que le mât arrière.

A l'arrière du bateau, sous le pont, la caisse à eau est fixée dans le poste d'équipage dans lequel il y a quatre couchettes et une table. Ensuite vient la chambre du moteur, C'est un 120 chevaux. D'avant qui peut donner une vitesse de 11 nœuds. Devant encore est la cale où l'on range les sacs de farine et les barils de roque. Le poste d'équipage avant est équipé de huit couchettes, d'un placard à provisions et d'une table.



DANS LA TEMPÊTE .

Mon père m'a raconté qu'il a été en grand danger en mer. Un paquet de mer est entré dans le bateau et l'a couché . Un matelot a embrayé le moteur pour mettre le chalutier bout au vent et le redresser car le chalut avait été enlevé et pendait hors du bateau . L'homme de barre a fait changer de position au navire pour que le chalut ne s'engage pas dans l'hélice.

Ensuite , l'équipage a laissé couler du mazout dans la cale pour que la pompe le rejette à l'eau et qu'il calme la mer. Puis il a filé le chalut pour faire une ancre flottante et tenir le bateau face aux vagues. Il a filé trois cents mètres de câble pour éviter des avaries au chalut.

pendant une demi - heure , le bateau a été submergé. Les hommes, dans le poste d'équipage, avaient de l'eau jusqu'au ventre . Le tape - cul a été emporté dans la tempête .

Georges Jaffrézic

Tape-cul: Voile du mât arrière.



EN CAPE.

Il est sept heures ; je me lève . Le moteur est stoppé . Le bateau est rudement ballotté par les flots ; il roule et tangué .

Je monte sur le pont . La voile arrière est hissée , le bateau avance doucement bout au vent et aux lames . Les poulies grincent , le vent souffle avec fureur et les vagues déchaînées s'écrasent sur le pont .

Au loin, un bateau disparaît au creux des lames, reparaît sur les crêtes . Pendant longtemps , je ne le vois plus . On dirait qu'il a sombré . Mais non, il réapparaît au sommet d'une vague .

La mer est de plus en plus mauvaise . Je monte dans la cabine du patron qui tient la barre . J'écoute les messages à la radio : tous les bateaux sont signalés en cape .

Vers midi le vent faiblit . La voile est descendue , le moteur est lancé , le chalu est sorti . On vient de mettre en pêche .

Denis Breton



NUIT.

Je suis à la fenêtre ; il est dix heures et demie. J'admire le ciel sombre dans lequel se promènent quelques nuages blancs. Des milliers d'étoiles scintillent et quelques bolides filent dans le ciel. Le croissant de lune éclaire peu la terre, il va se coucher.

Dans les maisons, les lumières sont éteintes, sauf dans quelques unes. J'aperçois trois phares que je reconnais : celui des Glénans ; l'autre, celui de la Pointe, le dernier, celui de Groix. Les feux d'un bateau glissent sur la mer.

Un camion passe sur la grand'route. Un fermier laboure son champ à la lumière des phares de son tracteur. Bientôt je n'entends plus que le bruit des hélices de ma girouette et les cris de quelques hiboux.

A onze heures, la lune est couchée. Il fait nuit noire. Je me couche aussi.

Yves Gléren

A tous nos amis,

A nos correspondants

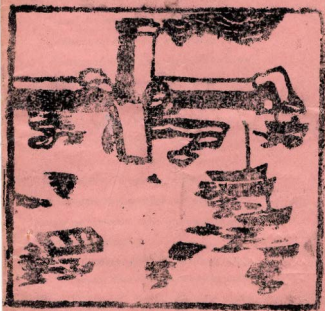
BONNE
ANNÉE

N°4

JANVIER 1955

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉGUNC ST PHILIBERT

FINISTÈRE

LES PÊCHEURS DE THONS .

Au lever du jour, l'homme de quart
et le mousse filent les lignes

Quand les poissons mordent à l'hameçon, les lignes se raidissent. Les marins halent les poissons au ras du bord et les embarquent d'un coup de gaffe. Le mousse tue les thons avec un poinçon qu'il leur enfonce dans le cerveau et les fait saigner. Puis un homme vide les poissons, les lave à l'eau de mer et les laisse sécher dans le parc à poissons.

A la tombée de la nuit, la pêche de la journée est descendue dans la glacière. Les lignes sont rentrées. Le mousse nettoie les hameçons et les graisse pour qu'ils ne rouillent pas.

C'est tous les jours le même travail.
Le voyage dure de dix-huit à vingt jours.

THÉRÈSE GUILLOU

DANS LES PRAIRIES INONDÉES.

Je décide d'aller me promener dans
les prairies inondées au bas du Paradis

Chaussé des bottes de mon frère,
je marche difficilement jusqu'aux prairies
recouvertes d'eau.

Je m'aventure dans cette eau claire
comme un miroir. L'eau s'éclabousse autour
de moi et ondule. De grosses bulles s'élè-
vent sous mes pas et viennent crever à la
surface,

Avec mille difficultés, j'atteins
les saules qui bordent le ruisseau. Quel-
ques branches plongent dans l'eau et tous
les débris de bois, de racines, d'herbes
sèches sont arrêtés dans leur course. Des
saules couchés forment des barrages.

J'ai de l'eau presque jusqu'aux genoux
et risque de remplir mes bottes. Je re-
viens sur le pré.

Daniel Péron

EN MER.

Le bateau est arrivé sur les lieux de pêche. Le soleil n'est pas encore levé. La mer est calme. D'innombrables feux blancs, rouges, verts, forment des guirlandes qui parent la mer.

Le patron commande de descendre le canot à la mer. Deux hommes y embarquent, moi aussi. Deux lourdes baïlles de roque sont embarquées. La pinasse s'éloigne à quelques centaines de mètres.

L'un des marins du canot, d'un geste de semeur éparpille l'appât sur l'eau, l'autre rame bout aux vagues. Parfois, je remplace le rameur, mais je me fatigue vite. Quand la sardine est levée, d'un mouvement circulaire du bras, je fais signe au patron, Je jette une bouée à l'eau pour indiquer l'emplacement du banc, puis nous nous écartons. Le sardinier vient encercler les poissons avec son filet,

René Martin *

LA MORT DU CHIEN .

Le patron de la ferme voisine décide d'abattre le vieux chien âgé de quatorze ans. Bob ne se doute pas qu'il va mourir. Il dort paisiblement sur la meute de paille .

Une voix grave me fait tressaillir.

Je songe : Dans dix minutes tu seras mort, mon pauvre Bob ! Des larmes me montent aux yeux.

Le patron appelle le chien. Celui-ci se réveille en sursaut. Il descend de la meute. Il se dirige vers son maître qui lui fait des caresses, lui parle comme à un bébé.

L'homme se dirige vers un cyprès. Bob suit son maître. Le fermier l'attache à une grosse branche. Le chien aboie, frétille de la queue. Je le regarde avec tristesse. Le patron va prendre son fusil, revient et vise. Deux détonations éclatent. Bob s'écroule raide mort. Il est atteint à la tête.

Pauvre Bob !

Marie Josée Gouarant

PUNITION.

Je vais garder les vaches, accompagné de mes chiens Bobby et Domino. Je me dirige vers la Pointe de Trévignon où mes bêtes broutent une herbe courte et maigre. Il pleut. Je m'abrite dans une cabane. Je ne m'occupe pas de mes chiens.

Un homme armé d'un balai se dirige vers son poulailler. Je me demande pourquoi, quand je vois Bobby, un œuf dans la gueule. Le manche à balai s'abat sur son échine et se brise. Le chien hurle et fait le gros dos. Je me dis: « Il va mourir. » Mais non, un quart d'heure après il est lesté.

L'homme me dit: « J'ai réussi un joli coup; le chien a mangé l'œuf et mon balai est cassé. »

Denis Breton

LES CHANDELLES D'AUTREFOIS.

La région était plus boisée que maintenant. Les résiniers entaillaient les pins puis fixaient des pots de grès sous la blessure. La résine était vendue pour fabriquer des chandelles.

La résine était chauffée dans une marmite. Les paysannes plongeaient des bandes de toile de lin dans le liquide brûlant. Quand les bandes étaient assez garnies, les femmes enlevaient l'excédent de résine puis roulaient les mèches sur la table pour les rendre cylindriques.

C'est ainsi que les gens de campagne confectionnaient leurs lumignons qui éclairaient peu, donnaient une flamme fumeuse,

Suzanne Tanguy

LA PEUR.

Je vais prendre mon pain à Saint -
Philibert . Quand je reviens , il fait nuit .

A travers les branches , je distingue une
silhouette suspendue à un arbre . J'ai peur .

—Qu'est- ce que ça peut- être? Un pendu?
Non!

A chaque coup de pédale , je me retourne ,
croyant que cet individu me poursuit . Je
pédale à toute allure quand une roue crève .
Je descends et cours avec mon vélo . Je suis
de plus en plus affolée . Je ne regarde pas
mon chemin , je marche dans le fossé et tom-
be . Je me relève épuisée et reprends ma bi-
cyclette . J'ai encore cent mètres à faire
pour arriver chez moi .

Enfin , j'arrive à la maison , toute
pâle tant j' ai été effrayée .

Je n' irai plus chercher le pain la
nuit , car j'ai eu trop peur .

Le lendemain , j'ai vu que la cause
de ma frayeur était un épouvantail .

Françoise Penven

LA TEMPÊTE .

Dimanche, vers cinq heures, je suis allé à la Pointe de Trévignon . Un vent terrible soufflait. Des vagues gigantesques s'écrasaient sur les rochers qui semblaient trembler.

Tous les matelots étaient là, surveillant leurs barques. Des masses d'eau s'abattaient sur les bateaux qui craquaient.

Une vague plus terrible s'abattit. Un bateau fut endommagé : un morceau de son étrave fut arraché; une planche de la lisse brisée. Des marins sautèrent dans une plate et ramèrent avec vigueur vers le bateau endommagé. Trois hommes y embarquèrent. Après de rudes efforts, ils mirent le moteur en marche et décidèrent de conduire le canot au sec .

Puis deux grosses cordes y furent attachées. Une cinquantaine d'hommes tirèrent. Le bateau fut monté hors de portée de la mer.

Denis Breton



UNE BELLE COURSE.

Nous allons voir une course cycliste à Scaer. Les coureurs sont prêts et attendent le départ. Nous regardons leurs numéros pour les identifier. Ils sont soixante-quinze. Ils ont 114 km à parcourir en quarante cinq tours sur un circuit de 2,500 km.

Les coureurs partent. Au cinquième tour un coureur crève et abandonne. Presque à chaque tour un coureur fatigué est éliminé. A 36 tours, cinq coureurs s'échappent du peloton et prennent de l'avance rapidement. Le micro annonce: « Au prochain tour le premier des cinq coureurs gagnera une prime de 2000 francs; le premier du second peloton recevra 1000 francs. Quatre coureurs disputent la première prime. Bobet ne se fatigue pas, il attend le dernier tour.

Deux coureurs du premier peloton renoncent. Il reste deux tours à parcourir. Le deuxième peloton essaie de rattraper les



échappés mais trop tard. Les spectateurs
crient: « Bobet ! Bobet ! » Bobet lâche ses
deux adversaires et gagne facilement.

JEAN YVES JAFFRÉZIC.



UN IMPRUDENT.

Ma mère me raconte, qu'un jour, mon frère est tombé dans l'étang gelé. Il faisait un froid rigoureux. L'étang était couvert d'une épaisse couche de glace et tous les enfants des environs venaient y glisser. La veille, il avait neigé; on ne voyait plus la glace.

Mon frère se hasarda tout seul au milieu de l'étang. La glace était mince à cet endroit et céda et plouf! le voilà dans l'eau glaciale jusqu'au menton. Il se cramponna au rebord de la glace et essaya de remonter mais la glace se brisait à mesure. Ses amis las de glisser étaient partis.

Un vieil homme entendit des appels au secours. Il alerta des voisins. Ils arrivèrent avec une corde terminée par des lièges et la lancèrent au prisonnier. Ils le tirèrent sur la glace. Il était sauvé.

Un des hommes le conduisit chez lui, lui donna des vêtements secs et lui chauffa des boissons.

Renée Penven

UNE MÉSAVENTURE .

Mes camarades et moi nous promenons au bord de l'étang. Nous découvrons une plate pleine d'eau . Nous la vidons à l'aide de boîtes.

Nous embarquons sans hésiter . Muni d'une perche, je fais glisser l'embarcation sur l'eau claire. Nous nous enfonçons avec peine dans une étendue de roseaux. Nous ne pouvons plus avancer ni reculer. J'emploie toutes mes forces mais vainement.

Dans la plate disjointe, l'eau nous monte jusqu'aux genoux. Plus d'espoir. Sautons .

Plouf! plouf! plouf! Nous voilà dans l'eau jusqu'au cou. Nous enfonçons dans la vase où nous pataugeons. Avec mille difficultés nous atteignons la rive et rentrons chez nous, pleurant de froid .

René Martin

LE REPÊCHAGE DE LA CHAÎNE.

Dans le petit port, les bateaux se balancent tristement sur une mer glauque après avoir subi l'assaut des vagues furieuses. De longues houles courent dans le port et vont s'écraser sur le sable.

La mer est descendue et les marins en profitent pour relever la chaîne du canot Berceau du Marin qui a été perdue pendant la tempête.

Le bateau s'enfonce de l'avant sous le poids de neuf hommes. Un marin, une longue gaffe à la main, racle le fond pour retrouver la chaîne. Après cinq minutes de recherche, j'entends un cri : « ça y est ! » Les matelots tirent sur la gaffe. Ils sont là criant : « Oh ! hisse ! » A chaque effort, la proue plonge. Leurs voix se répercutent dans le port.

— Prépare - toi à prendre la chaîne, Yvon, et tiens bon !

— Toi Marc fais , contre - poids à l'arrière !

— Vite, amarre-la à l' étrave !

Le repêchage vient d'être réussi.

Jean Rémy Jaffrézic

Réponses aux questions

— — — — —

Le chalut est une grande poche de filet qui racle le fond et rasle les poissons.

Une palangre est une longue cordelette garnie de nombreux hameçons.

Le chien: un anneau de fer où passent les cables du chalut.

L'annexe du sardinier: le canot qui l'accompagne

— — — — —

Un grand MERCI à nos amis
de SE MARTIN DES CHAMPS
pour les friandises, les vêtements
et l'argent adressés aux orphe-
lins de la mer.

No 6

MARS 1955

A LA POINTE DE TRÉVIGNON.

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉGUNC ST PHILIBERT

FINISTÈRE

LA PÊCHE AUX PETITS PRÊTRES.

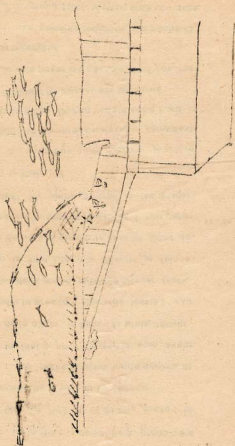
Les petits prêtres adondent dans le port . Un matin , je demande à grand-père un filet. Le filet sur le dos, je prends la direction de la cale et l'y dépose

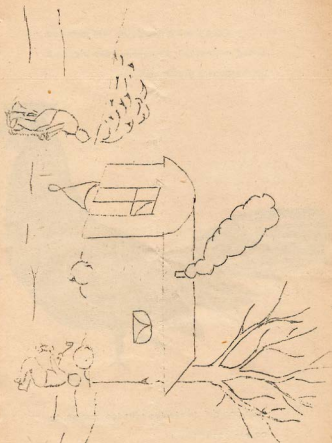
Je largue la plate, saute dedans et tire le filet à bord. Quand je suis assez loin de la plage , je laisse la plate dériver . Je jette la première pierre de lest à l' eau et des deux mains, je laisse glisser lentement le filet à la mer. Ensuite, je fais le tour du port et quand je vois un banc de poissons, je tape la rame sur l' eau pour effrayer les petits prêtres et les diriger vers le filet.

Au bout d'un quart d'heure , je relève le filet: de nombreux poissons scintillent dans le piège. Quand l'engin est à bord, je les démaille en pesant sur les outes .

Je vais peser ma pêche.« Neuf kg», me dit le mareyeur.

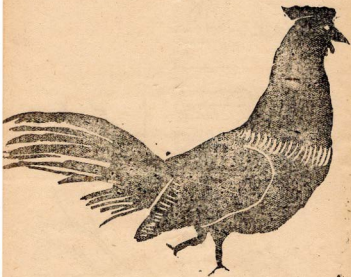
La semaine terminée, j'ai pêché 45 kg. J' ai gagné 3700f. Maman était contente.





MON COQ .

Grand' mère déc de de tuer mon coq.
Grand'mère et moi ne sommes pas d'accord.
Je reproche à grand mère :



—Un cop qui te réveille tous les matins, tu
ne vas pas le tuer !
—Rien à faire ! Ce matin quand je donnais
à manger aux poules, ce vilain coq m'a pincé

et c'est pourquoi je porte un pansement au doigt .

—Je sors faire un tour, dis-je.

Siôt sorti, je cours pendre mon coq enfermé dans la crèche et cours le cacher dans un champ voisin où je l'attache à un pieu .

Grand -père, un couteau à la main, se dirige vers la crèche , il n'y voit que des plumes . Étonné , il se hâte d' annoncer la disparition du coq à grand-mère : « Un chien a dû passer par là et l'a emporté . Dimanche, nous tuerons une autre volaille.»

Mes grands - parents rentrent . Je libère mon coq Papillon . La matinée écoulée grand' mère revoit Papillon, plus beau que jamais. Etirant le cou , il pousse un joyeux cocorico et traînant l'aile , décrit un cercle et fonce tout droit vers une poule. Grand' mère sourit un instant , mais rien ne dit que Papillon ne sera pas tué . Un instant après grand' mère menace : «Dimanche prochain, il passera à la marmite .

Hélas! Je ne peux continuer ma comédie.

UNE BELLE PRISE.

C'est jour de grande marée . Un panier
au bras, un crochet à la main, je me dirige
vers les rochers pour chercher des ormeaux.



Je scrute les creux des rochers et
soulève le goémon. Soudain, dans un grand
trou, sous une roche, quelque chose bouge.
Je me penche et regarde, et que vois-je ! La
tête d'un congre qui me fixe . Je saisis mon



crochet pour extraire la bête de son repaire.

Le crochet est trop court.

Je cours vers la plate de Monsieur
Lollichon. J'y découvre un hameçon que
j'attache à une ficelle

Je reviens. Je laisse glisser l'hameçon
lentement sous la tête du congre et d'une
 Brusque secousse, je ferre. Le congre se
débat, il me glisse dans les doigts : sa peau
est couverte d'une matière visqueuse. Il ten-
te de me mordre. Je lui plante mon couteau
dans le ventre. Peu à peu, il s'affaiblit et
meurt. Je le mets dans mon panier.

Il pèse 2 kg.

Daniel Péron

LA PÊCHE DU PÉLERIN

Mon oncle raconte .

« François et moi sommes associés pour la pêche aux pélerins . Vers six heures , nous sortons du port . Quatre hommes montent le bateau de François . Je suis seul dans le mien et dois recueillir le foie quand un pélerin a été capturé .

Vers neuf heures , nous apercevons le premier pélerin . Un homme le harponne . Le requin affolé fonce vers mon bateau , tirant le canot de François . J'accélère , mais trop tard . Avec fracas , les deux bateaux s'abordent . Pas d'avaries . Nous continuons la pêche . Quand le squale est maîtrisé , on l'attache au flanc du bateau . Deux matelots descendent sur la bête , l'éventrent et lui arrachent le foie qui flotte et que je recueille .

Puis le pélerin est abandonné et coule ,

Daniel Huon .



LE PÉLERIN.

C'est le plus grand des requins. Il peut atteindre 15 mètres de long. A la Pointe on en a pêché un qui pesait 7⁵.

Ses dents sont grosses comme des grains de riz, son gosier est si étroit qu'il ne peut absorber que des proies minuscules. Son estomac contient une bouillie rougeâtre comme de la sauce tomate. Le pélerin est inoffensif. Il passe sur nos côtes vers mars - avril. Pendant la guerre sa pêche était active. Elle est presque abandonnée maintenant car il n'y a plus que le foie qui se vend. On en extrait de l'huile. Un foie de gros pélerin peut peser 700 à 800 Kg.

UNE CHÈVRE GLOUTONNE.

Lorsque mon père naviguait au commerce, une mésaventure lui arriva. Le cargo Cap Blanc était en Afrique Occidentale et chargeait des arachides.

Avant le travail, les marins avaient ôté leurs vestes. Mon père avait posé la sienne sur le pont. Le travail terminé, il revint la prendre pour fumer une cigarette. Quelle surprise ! Ses poches étaient vides.

— Tout à l'heure, j'avais des cigarettes dans mes poches ; elles ont disparu.

— Devine qui est le voleur.

— Je l'ignore.

— C'est la chèvre.

— Pas possible !

Il y avait à bord une chèvre blanche qui était friande de tabac. Quand elle en sentait l'odeur elle fouillait les poches et le broutait.

Cette chèvre aurait enrichi un bureau de tabac.

Renée Penven

Dans la nuit .

L'ombre baigne les petites maisons de la côte . Les phares s 'allument . La houle frise sur les rochers et le sable de la côte . La lune trace sur la mer des bandes argentées . Toutes les lumières des maisons sont éteintes . Des fusées rayent le ciel . Les bateaux aux feux multicolores avancent dans le noir . Que c'est beau !

Je pense aux jours de tempête, quand les vagues blanches s'époumonnent sur les dunes et que le vent souffle avec fureur . Je songe à cette ennemie qui a englouti des milliers de bateaux et de marins . Je pense à mes parents, à mes voisins, à mes amis qui pour gagner leur pain, risquant leur vie sur l'océan.

Suzanne Tanguy

LE BOUVREUIL .

Quand la saison des nids est terminée il loge dans le hangar . A midi , quand le soleil éclaire la façade de son abri , vous pouvez le voir ; posé sur le brancard d'une voiture , il se fait beau . D'abord , il se nettoie le bec puis lustre son plumage , se débarrasse de la terre qui s'est collée à ses pattes . Enfin , pour achever sa toilette , il prend un bain dans une flaque d'eau claire . Ainsi nettoyé , il s'envole et va se sécher dans sa demeure .

Un moment après , il s'en va chercher sa nourriture . Le soir , il revient à son refuge . Il chante puis s'endort , la tête sous l'aile .

Il n'a pas peur de moi car il sait que je ne lui veux aucun mal . C' est pourquoi il vient si près de la maison .

Jean Paul Bourhis.

Trégunc. Saint-Philibert - Finistère .

Trévignon.
Finistère.

UN SAUVETAGE.

Corentin et moi vidons des poissons près du puits. Des chats tournent autour de nous. Nous leur lançons des boyaux.

La chienne surgit. L'un des chats bondit de côté, passe par dessus la margelle. Plouf ! il est dans l'eau. Il nage et tourne dans le puits.

Je cours au hangar prendre une corde ; je l'attache à l'anse d'un seau ; je donne le tout à mon camarade qui laisse descendre l'engin.

Le chat est accroché à la paroi du puits. Dès que le seau passe près de lui, il y bondit.

— Je le tiens, s'écrit Corentin.

Aussitôt remontée, la bête bondit sur la terre et court se sécher à la grange.

— La vilaine bête ! Elle ne m'a même pas remercié, s'exclame Corentin.

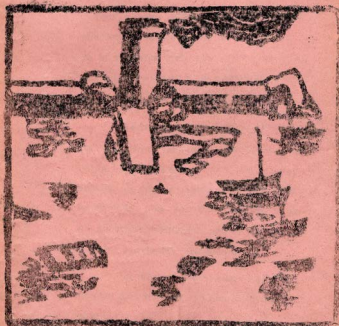
Jean Bourhis

No 7

Mai 1955

A LA POINTE DE TRÉVIGNON

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉVIGNON ST PHILIBERT

FINISTÈRE

LA VACHE FURIEUSE.

Je garde ma vache. Je suis accompagnée de deux amies et de ma petite sœur. L'herbe est haute et drue et la vache broute paisiblement. Je tiens sa longe.

Tout-à-coup, attirée par un mugissement elle dresse la tête et file à toute allure. Je la poursuis mais elle court plus vite que moi. Elle file vers un champ de colza. Toutes les quatre nous la pourchassons.

La vache s'arrête dans un champ de blé. Ma petite sœur s'apprête à saisir la corde. La bête s'élance vers elle, cornes basses. Je crie : « | holà | ». La folle bête ne m'écoute pas. Elle lance en l'air la petite qui retombe plus loin, sarrau en loques et mains sanglantes. Elle pleure.

Je lui demande où elle a mal. Elle ne peut plus marcher. La bête continue sa course.

RENÉE PENVEN.

LES LANGOUSTINES .

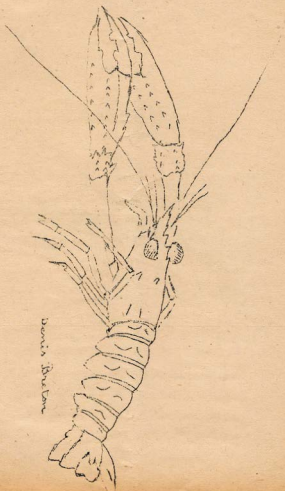
Elles se pêchent sur les bancs de vase molle. On les capture au chalut.

Lorsque le filet est hissé , on dénoue la poche et les crustacés tombent sur le pont où ils se débattent . Les matelots qui les trient ont les mains pincées pendant leur travail . Les langoustines les plus grosses sont mises dans des paniers, lavées et glacées . Les trop petites sont jetées à l'eau à la pelle . Le pont est couvert de débris de langoustines quand le triage est fini .

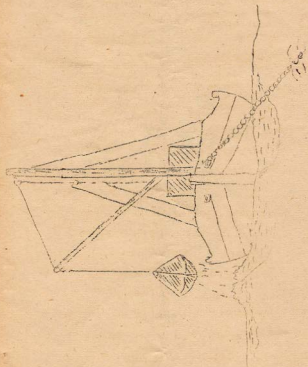
Cette pêche se pratique plutôt le jour, parfois la nuit. La pêche est plus fructueuse le jour .

La chair de ces crustacés est délicieuse.

Françoise Penven .



J. B. L.



LE SABLIER.

Un bateau trouble le silence du matin. C'est un sablier ventru de 22 m de long, de 5 à 6 m de large, dont la cale occupe la plus grande partie.

Le bateau arrive près de la côte au ralenti. Deux marins sautent dans le canot. A quelques dizaines de mètres du sablier, l'un des hommes lance l'ancre à l'eau puis ils retournent au bateau.

Le treuil est mis en marche, la benne monte, le bras de charge tourne, la benne tombe à l'eau. Elle remonte chargée de sable ruisselant, le bateau se penche. Le chargement se poursuit toute la matinée et le sablier repart, chargé à ras bord en faisant un remous.

Ce sablier peut charger 150 tonnes de sable. C'est le plus grand du port de Concarneau.

Denis Breton

LA PÊCHE AUX SOLES .

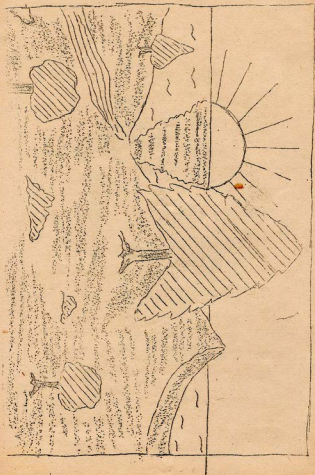
Jeudi, comme d'habitude, je me dirige vers la plage. Je me déchausse et entre dans l'eau. Quelle est ma surprise! Des soles partent de toutes parts. Je sors de l'eau, cours à la maison prendre ma palangre.

Je retourne à la plage. Je cherche quelques vers. Je garnis les hameçons. Je jette la palangre à l'eau. Elle est lestée d'une pierre à chaque extrémité. A l'un des bouts de la palangre est fixée une longue ligne (le hale à bord) que j'attache à une grosse pierre posée sur le sable, hors d'atteinte de la marée.

Quelques heures s'écoulent. Je vais lever le cordeau. La mer est haute, je tire. Que vois-je! Quatre soles qui frétille. Quand j'ai fini de lever ma palangre, je saisis les poissons, les vide, puis je rentre, fier de ma pêche.

Georges Jaffrézie,





SOLEIL COUCHANT .

Je l'aperçois tout rouge à l'horizon,
Il se cache derrière les cyprès . Les nuages
jeunissent puis rougissent et forment de lon-
gues bandes aux couleurs changeantes.

Un paysan achève son travail et dételle
ses chevaux. Le soleil lance ses derniers
rayons sur l'étang miroitant. J'entends au
loin le roulement des vagues sur le sable .

Maintenant , je ne vois plus qu'un
demi cercle rouge qui décroît . Peu à peu ,
il disparaît et le ciel s'obscurcit . Les
flaques, la mer , l'étang , qui miroitaient tout
à l'heure , s'assombrissent .

Un hibou lance ses premiers hulule-
ments dans le vallon . Sur l'horizon , un
cyprès dresse sa silhouette noire de fantôme.

René Martin

L'EXPLOSION.

Hier, la bouchère préparait son café sur son fourneau mixte. Tout-à-coup, le gaz accumulé dans la cuisinière explosa. Il y avait une fuite.

La cafetière qui se trouvait sur le fourneau sauta, le plâtre du plafond se lézarda, le chambrant de la porte fut ébranlé, le tablier de la bouchère fut brûlé, un bol plein de café moulu fut projeté en l'air, le fourneau de 500 kg. se déplaça de 15 cm. L'explosion fut accompagnée d'un fracas assourdissant. Les maisons voisines tremblèrent.

Si la bouteille de gaz avait été dans la cuisine, la bouchère aurait été brûlée.

Marie Josée Ollivier

LES RATS .

Mon poulailler est infesté de gros rats . Je m'en aperçois un matin en distribuant la provende aux poules . J'ouvre la porte . Quelle est ma surprise ! Deux gros rats trottent dans le poulailler . A ma vue , ils s'enfuient .

Un matin, comme j'ai perdu douze poussins, je décide d'essayer de capturer ces ravageurs. Je pose un piège que j'amorce avec un morceau de viande fraîche . Le lendemain je visite le piège. Plus de viande, point de rongeurs .

J'emploie un autre moyen . Je coupe des tartines de pain , les beurre d'un poison bleu et les place sous une caisse . Le lendemain , le pain a disparu . Les jours suivants , je le renouvelle .

Un matin , en fouillant sous une caisse je découvre deux gros rats pantelants . Je les achève à coups de bâton .

Deux de moins à infester le poulailler.

Renée Penven.



NUIT DE PRINTEMPS .

Voulant prolonger notre promenade
au clair de lune, mon frère et moi retardons
le moment de jeter notre palangre à l'eau .
Nous voguons à l'aventure, admirant la
beauté de la lune pleine . L'astre de la nuit
nous sourit de son visage rayonnant. Sa lu-
mière se réfléchit sur la mer. Nous suivons
sa traînée brillante qui va se perdre à
l'horizon. Les rochers et les îles semblent
des fantômes. Quelques oiseaux de mer lan-
cent des cris qui troublent le silence.

Il fait si doux que j'ai envie de me baigner .

Nous jetons la palangre et rentrons
sans nous presser.

Jean Rémy Jaffézie

PÊCHE INTERDITE.

Des inconnus se livrent à une pêche défendue. Ils ont une cartouche de dynamite en forme de savonnette, un détonateur et une mèche. Sur un rocher, ils préparent l'engin. La mèche est introduite dans le détonateur qui est vissé dans la savonnette. Tous les joints sont hermétiquement bouchés au mastic.

L'un des hommes tient l'explosif, son camarade met la feu à la mèche. Le premier lance la dynamite à l'eau. Ils détalent.

Bientôt, une explosion déchire l'air. L'eau gicla de toutes parts. Une nappe de goémon flotte. Des poissons, le ventre en l'air sont balancés par les vagues. Les braconniers vont les ramasser en plate. Ils ramènent chacun un panier de poissons.

LA PÊCHE AUX SOLES .

Jeudi , accompagné d'Amand Je , me dirige vers la Pointe.

Nous embarquons dans la plate de mon grand-père . Mon camarade godille, longe la plage tandis que je scrute le fond. J'aperçois une forme vague qui ressemble à une sole. Lentement, je laisse glisser l'engin dans l'eau et, d'un geste prompt, je transperce la sole qui se débat . J'embarque le poisson et le décroche avec difficulté .

Nous continuons la pêche Plus loin j'aperçois un poisson qui ressemble à une raje . Je le pique . Malheur ! je reçois une décharge électrique . Je lâche l'engin et nous faisons route vers le port . Le lendemain, j'ai retrouvé ma fouine avec une torpille morte au bout.

Daniel Huon.

LE CHIEN ÉCRASÉ.

Il fait nuit. Je suis réveillée par un aboiement lugubre. Je m'habille lestement et vais sur la route. J'appelle ma mère qui accourt.

Près du fossé une moto est arrêtée. A quelques mètres plus loin, au milieu de la route, un chien est allongé. Je m'avance vers la pauvre bête. Sa tête est sanglante, une partie de ses entrailles est étalée sur la route, une de ses pattes postérieures est cassée. La bête ne bouge pas : elle est morte. Je la regarde tristement.

Le motocycliste nous dit qu'il a voulu éviter la bête, en vain. Juste au moment où il passait le chien a traversé la route.

De mon pied, je pousse le cadavre dans le fossé. Le lendemain, j'enterre mon pauvre « Mousse » au fond du verger.

Marie Josée Jaffrézic

LE SINGE.

Un cirque est monté près de chez moi.
En attendant la représentation du soir, un
singe s'amuse au bout d'une chaîne attachée
à sa cage. Des dizaines d'enfants s'attrou-
pent, l'entourent et l'admirent.

Il est hargneux. Il essaie de mordre
une fille qui passe près de lui. Un vieil-
lard lui tend une cigarette, il la prend et
la mange, puis il fouille les poches de
l'homme et lui dérobe un mouchoir qu'il por-
te à la bouche et qu'il mâche. L'homme es-
saie en vain de le lui arracher. La bête le
mord à la main. Il empoigne un bâton, la
frappe et reprend son mouchoir.

Le maître du singe survient. Pour
punir la bête, il lui flanque des coups de
martinet.

Françoise Penven

LE PÉLERIN.

Faisant route terre dans le calme, le bateau coupe une mer limpide et miroitante. A bord, nous plaisantons quand Yves s'exclame : « Un pèlerin ! un gros ! » Nous faisons route vers lui au ralenti.

Mon oncle Arthur et mon frère se postent à l'avant, un harpon dans les mains ; je tiens la barre. Mon cœur bat de plus en plus vite.

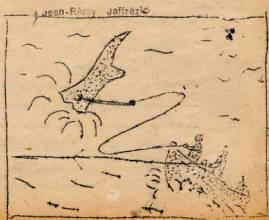
Un, deux, trois ! Les deux marins, d'un geste prompt, plantent leur harpon dans le dos du pèlerin. Mon oncle crie : « Amarrez les cables à la jambette ! » Aussitôt l'ordre est exécuté.

Le squalo, pris de rage, se débat, plonge, bondit, ouvre la gueule. Le bateau est aspergé, l'intérieur trempé comme par un déluge. Le pèlerin, d'une force géante, fait gicler l'eau de toutes parts. La souffrance décuple sa force.

Vous ne pouvez imaginer combien mes yeux étaient écarquillés à ce moment là.

J'avais un peu peur. Le pèlerin baigné dans son sang secouait de toutes ses forces les harpons plantés dans sa chair coriace. Puis le monstre s'épuisa peu à peu. Remuant lentement la queue, le pèlerin agonisant descendit dans les profondeurs.

Le pèlerin mort fut remonté et ramené au port.



LA LANGOUSTE.

Mon frère a ramené une langouste capturée au chalut au large des côtes anglaises. C'est une capture assez rare au chalut.

C'est un crustacé à carapace marron clair taché de blanc. Il a la forme d'une grande langoustine avec des antennes plus longues et plus grosses. Une antenne mesure 50 cm de long, 7 cm de tour à la base. La tête est prolongée par un éperon; les yeux sont protégés par de longues pointes. Il possède huit petites pattes velues et deux plus grosses. La langouste n'a pas de grosses pinces pour se défendre. Son abdomen est formé de six anneaux articulés. Sous le ventre sont les palettes nageoires velues qui portent les oeufs. La queue est formée de cinq palettes en éventail.

Mon frère a naturalisé la langouste.

Il l'a plongée vivante dans de l'eau savonneuse, il l'y a laissée pendant quatre jours.

Puis il a vidé la chair et lavé la carapace qu'il a vernie et fixée sur une planchette qu'il a vernie aussi .



Michel Guyader.

Le gérant

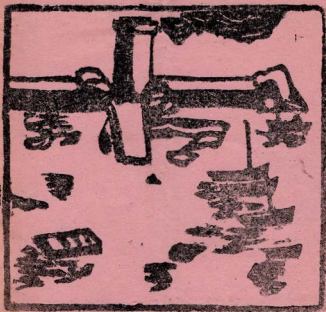
L. Le Nivez

No 4

JOIN
MARS 1955

A LA POINTE DE TRÉVIGNON.

Journal mensuel



ÉCOLE DE TRÉGUNC ST PHILIBERT

FINISTÈRE

IMPRUDENCE .

Mon camarade et moi décidons de faire une promenade en mer . Le vent est fort et la mer est houleuse. Mon camarade godille. La frêle barque est ballotée comme un bouchon sur la mer agitée. Des lames écla-boussent la barque . Nous sommes trempés. Le fond du bateau est couvert d'eau.

Je prends la barre Barthélémy hisse la voile . Une rafale passe , je ne peux tenir la plate bout aux vagues. Elle se couche . L'eau s'engouffre à l'intérieur . Nous réussissons à redresser la barque en nous portant du côté opposé. Nous prenons des et ris nous regagnons la crique .

Quelle peur !

Daniel Péron.

La barque glissait lentement sur l'eau dans le calme du soir. Le clapotis des vagues à l'avant de la plate claquait avec régularité. Assis à l'avant, j'admirais les mouettes plongeant dans l'eau verdâtre qui s'assombrissait peu à peu car le soleil de feu venait de disparaître et déjà la lune s'était levée, toute pâle, se mirant dans l'eau. Une brise légère se leva, effaçant brusquement les reflets.

La mer descendait et les rochers émergeaient lentement, ressemblant à des taupinières géantes. On entendait le bruit des vagues s'étalant sur le sable et le roulement des galets qu'elles entraînaient.

La nuit étant complètement tombée nous rentrâmes au port.

RENÉ MARTIN.

LA SONDE.

Nous sortons du port sur une mer houleuse. Derrière le château, mon oncle me commande : « Prends la barre ! » J'obéis.

Puis il m'ordonne : « Sonde pour voir si nous sommes sur la roche : la mer est tellement trouble qu'on n'y voit rien. » Je ralentis l'allure du bateau et lance la boule de sonde en avant du canot. Tenant la ligne de sonde dans la main, je lève et laisse retomber le bras pour connaître la nature du fond. C'est du sable, dis-je, c'est mou ! » Je ramène la sonde et la relance. Je sens le choc de la boule contre le fond. Je m'exclame : « De la roche ! » Mon oncle prend la ligne de sonde pour voir si je ne me trompe pas. « C'est bien », dit-il, tu feras un bon marin. Il immerge ses casiers et nous rentrons au port.

Daniel Huon

LA CUEILLETTE DES POIS.

Jeudi, de bon matin, un panier au bras, je vais au champ cueillir des pois. Lorsque j'arrive quelques personnes sont déjà au travail.

Je prends un sac vide, le pose sur la terre m'agenouille dessus. Je pose mon panier tout près de moi.

J'arrache une grosse poignée de plants. Je détache les fruits un à un et les jette dans le panier. Je m'assure que toutes les gousses sont enlevées puis je jette les fanes derrière moi.

Toute la journée la même besogne monotone se poursuit,

A la tombée de la nuit, la récolte est pesée. J'ai ramassé quatre-vingts kilos de pois dans ma journée.

LA PÊCHE AUX MAQUEREUX.

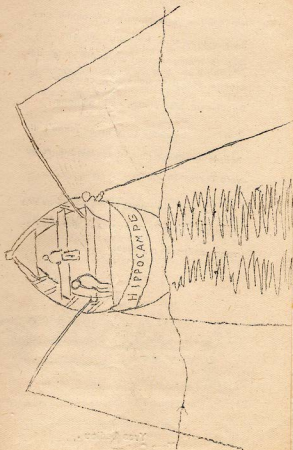
Jeudi , à deux heures et demie , je me suis levé pour aller pêcher les maquereaux avec mon oncle et son mateiot . Au bout de trois heures de route , nous arrivons sur les lieux de pêche , au lever du jour . Aucune terre n'est en vue, nous sommes au large des Iles Glénan .

Les lignes sont amorcées avec un morceau de maquereau pris la veille . Chaque ligne , lestée d'un plomb d'un kilo , porte deux hameçons . Les lignes sont filées , le bateau avance au ralenti ; Chaque marin surveille deux lignes : l'une tendue au bout d'une perche sur le côté du bateau, l'autre qui traîne à l'arrière .

Aussitôt qu'un marin sent une touche, il ferre , tire rapidement . Quelquefois un maquereau se décroche ; le marin jure.



Dessin de Denis Buton



Mon oncle vient de ferrer. Il hale lestement sa ligne, embarque le plomb, puis deux maquereaux frétilants, au dos vert rayé de noir, au ventre argenté. Il les décroche, les jette dans une caisse où ils bondissent. Mon oncle rajette sa ligne.

La pêche se poursuit jusqu'à dix heures et demie puis nous faisons route vers Trévignon.

Ce jour-là, nous avons pêché quatre vingt-cinq kilos de maquereaux que nous avons vendus au mareyeur.



Yves Cadlou :

LA PÊCHE AUX ARAIGNÉES.

Par un bel après - midi ensoleillé ,
j'accompagne mon frère et Bernard à la pêche aux araignées. Ils ont chacun un croc ,

La mer est calme et transparente .
L'eau clapote contre la barque . Le soleil
se reflète dans la mer . On distingue très
bien le fond. Nous arrivons au-dessus d'un
creux de roche. Mon frère cesse de godiller.
Nous scrutons le fond. Je distingue des
algues de toutes couleurs et dessous j'a-
perçois une patte rouge . Je m'exclame :
« Une araignée ! »

Lentement, mon frère laisse glisser
son croc sous la bête qui essaie de s'enfuir.
Il l'accroche et la remonte rapidement à
bord.

C'est une grosse araignée à la cara-
pace rouge hérissée de pointes, aux longues
pattes , aux pinces puissantes .

Nous continuons notre pêche le long de
la côte . Nous pêchons dix araignées , en-
ratons une quinzaine . Nous rentrons, con-
tents de notre pêche .

Renée Peaven



Sortie nocturne.

L'heure du départ a sonné. Je prends mon panier et mes lignes. Je me dirige vers la crique de Peuren où mon ami m'attend. Il m'ordonne : « Va chercher le rouleau. » Je reviens avec un rouleau et le glisse sous la plate. Nous poussons péniblement la barque à l'eau. La lune nous éclaire faiblement.

Je saute dans l'embarcation. Je godaïlle pendant que le marin hisse la voile. La plate vogue comme un fantôme dans le noir.

Nous arrivons sur les lieux de pêche. Je jette ma ligne. Je sens une touche. Je hale six mètres de ligne et embarque une vieille.

Un requin peau bleue rôde autour du bateau. Mon ami prend une cordelette amorce un hameçon à congre et le lance à l'eau. Le requin l'avale et se trouve pris.

Il fuit , entraînant la piate : Nous l'em-
barquons. Je prends mon couteau et l'étri-
pe . Nous le rejetons à la mer ; il nage pen-
dant un moment avant de mourir .

Que les requins ont la vie dure !

Ernest Goullaouen

A TOUS NOS CORRESPONDANTS

BONNES VACANCES

Le gérant Le Nivez